

CHAPITRE III

LE CANTIQUE DES CANTIQUES

et

VARIATIONS SUR L'AMOUR DE DIEU

Chez les peuples du Proche- et du Moyen-Orient avec qui Israël était en contact, le mariage sacré de Doumouzi / Tammouz et d'Inanna / Ishtar était, nous l'avons déjà mentionné, célébré chaque année par des cérémonies accompagnées d'une nuit d'amour entre le roi du pays et une prêtresse représentant la déesse. Ces solennités étaient accompagnées de chants liturgiques qui sont de fervents poèmes d'amour. En voici un exemple.

Ô mon chéri, cher à mon cœur, ô mon lion, le plaisir que tu me donnes est doux comme le miel. Tu m'as ravie, je suis toute tremblante devant toi. Que je voudrais déjà, mon lion, être emportée par toi en ta chambre. Laisse-moi te caresser, mon chéri. Mon doux chéri, je veux plonger en tes délices ! Dans la chambrette pleine de suavité, jouissons de ta beauté merveilleuse ! Je sais comment égayer ton âme, je sais comment dilater ton cœur, dors chez nous, mon lion, jusques au point du jour.

Et toi, puisque tu m'aimes, prodigue-moi s'il te plaît tes caresses, ô mon lion ! Mon divin souverain, mon seigneur et protecteur, prodigue-moi s'il te plaît tes caresses. Ce recoin doux comme le miel, pose ta main dessus, je t'en prie. Pose ta main dessus

comme sur une étoffe agréable au toucher, et referme ta main dessus comme sur une étoffe voluptueuse à palper.

On n'a pas manqué de rapprocher ces poèmes passionnés, venus de Mésopotamie, du *Cantique des cantiques* que l'on trouve dans la Bible. Ce livre est fait d'une suite de monologues et de dialogues entre une jeune femme et son bien-aimé. On ne peut qu'être frappé par les ressemblances que ces textes offrent avec les écrits amoureux de la littérature mésopotamienne, en vérité de toutes les littératures où l'expression de la volupté n'a pas été irrémédiablement réprimée. La jeune femme s'adresse à celui qu'elle aime :

Embrasse-moi à pleine bouche : tes caresses sont bien meilleures que le vin, meilleures que tes senteurs exhalées ! Ta personne est un parfum qui embaume : les jeunes femmes sont folles de toi. Entraîne-moi à ta suite : courons !

Le Roi m'a introduite en sa chambre. Folâtrons, jouissons de toi. Préférons au vin tes caresses. Ah ! que l'on a raison de t'aimer ! [...] Tel le pommier entre les arbres du verger, tel est mon bien-aimé entre les autres hommes. J'aime m'accroupir à son ombre, et son fruit m'est doux au palais. Il m'a introduite en un cellier dont l'enseigne, suspendue, est « Amour ».

Soutenez-moi de gâteaux de raisin, et réconfortez-moi de pommes, car je suis malade d'amour. [...] C'est le bruit des pas de mon chéri. Le voici : il arrive. Il saute les montagnes et franchit d'un bond les collines. Mon chéri est comme une gazelle

ou comme un jeune faon. Le voici derrière notre mur, guettant par la fenêtre, épiant par le treillis. Il s'adresse à moi et me dit : « Debout, ma chérie ! Viens, ma belle ! » (*Cantique des cantiques*, 1, 2-4 ; 2, 3-10)

Les commentateurs ont été fréquemment embarrassés par le ton enflammé de ces poèmes. Pour cacher cet embarras, on a voulu donner une signification mystique à ces textes. Pour les commentateurs juifs, l'Époux symbolisait YaHWeH et l'Épouse le peuple d'Israël ; pour les chrétiens, l'Époux, c'était le Dieu trine ou le Christ, tandis que l'Épouse représentait l'Église ou l'âme éprise de la Divinité.

L'austère saint Bernard (1090 – 1153), d'abord moine cistercien à Cîteaux, puis fondateur en 1115 de l'abbaye de Clairvaux, fit par la suite reconnaître les Chevaliers de la milice du Temple (les Templiers). À la fois, homme d'action et de contemplation, conseiller spirituel des papes et des princes, il prononça de nombreux sermons dont une série de vingt et une homélies consacrées au *Cantique des cantiques*.

Les extraits qui suivent, tirés des septième et vingt et unième sermons sur le *Cantique des cantiques* sont représentatifs de ce type d'interprétation et d'un détournement du sens premier de ces textes :

Qu'il me baise des baisers de sa bouche. Qui parle ainsi ? L'Épouse. Et qui est-elle ? *L'âme assoiffée de Dieu.* Cependant je distingue plusieurs sentiments afin de mettre en pleine lumière lequel convient spécialement à l'Épouse. Si on est esclave, on a peur en présence du seigneur ; si on est mercenaire, on espère quelque chose de sa main ; si on est disciple, on prête son oreille au maître ; si on est fils, on honore le père. Mais celle qui demande un baiser, elle aime. Ce sentiment de l'amour est le plus élevé des dons naturels, surtout s'il remonte à sa source qui est Dieu. Et pour exprimer la douce affection réciproque du Verbe et de l'âme, on n'a pas trouvé de noms plus doux que ceux d'Époux et d'Épouse.

(SERMON VII. De l'ardent amour de l'âme pour Dieu et de l'attention qu'il faut apporter dans l'oraison et dans la psalmodie.)

« Tirez-moi après vous; nous courrons dans l'odeur de vos parfums. » Mais quoi? Est-ce que l'Épouse a besoin d'être tirée, et de l'être après l'Époux? Comme si elle le suivait malgré elle, non pas de son propre mouvement. Mais tous ceux qui sont tirés ne le sont pas malgré eux. Car, par exemple, celui qui est infirme ou boiteux, et qu'il ne saurait marcher tout seul, n'est pas fâché qu'on le traîne au bain ou à table, encore qu'un criminel soit fâché d'être traîné en jugement ou au supplice. Enfin, celle qui fait cette demande veut être entraînée. Et elle ne ferait pas cette demande, si elle pouvait, par elle-même, suivre son bien-aimé comme elle le voudrait. Mais pourquoi ne le peut-elle pas? Dirons-nous que l'Épouse même est invalide? Si c'était une des jeunes filles qui se dit infirme, et qui demandât d'être entraînée, il n'y aurait pas sujet de s'en étonner. Mais l'Épouse, qui semblait pouvoir même entraîner les autres, tant elle est forte et parfaite ;

qui est-ce qui ne trouverait étrange, qu'elle eût besoin d'être traînée elle-même, comme si elle était faible et languissante ? Quelle âme sera pour nous forte et saine, si nous consentons qu'on tienne pour infirme celle qui, à cause de sa singulière perfection, et de son éminente vertu, est nommée l'Épouse du Seigneur? N'est-ce point l'Église qui s'est exprimée ainsi quand elle vit son bien-aimé monter au ciel, et qu'elle souhaitait avec passion de le suivre, et d'être élevée dans la gloire avec lui ? Quelque parfaite que soit une âme, tant qu'elle gémit sous le poids de ce corps de mort, et qu'elle est retenue captive dans la prison de ce siècle mauvais, liée par de fâcheuses nécessités, et tourmentée par les crimes qui s'y commettent, elle est contrainte de s'élever plus lentement, et avec moins de vigueur à la contemplation des choses sublimes, et elle n'est pas libre de suivre l'Époux partout où il va. C'est ce qui arrachait ce cri lamentable à celui qui disait en gémissant : « Malheureux homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort. » (Rom. 7, 24) ?

En réalité, pense-t-on plus simplement aujourd'hui, le *Cantique des cantiques*, dont le nom signifie le *Poème par excellence*, est un recueil d'épithalames, c'est-à-dire de poèmes que l'on récitait aux nouveaux mariés le jour de leurs noces. On ne doute pas que le style et le contenu de ces textes aient été influencés par les écrits mésopotamiens avec lesquels les écrivains juifs furent constamment en contact, en particulier, lors de leur exil à Babylone. Stimulé par cet élan, le retour à Jérusalem fut marqué par une intense activité rédactionnelle qui se

traduira par une mise en forme de nombreux écrits bibliques, qui prendront une allure et un ton proches de ceux que nous leur connaissons de nos jours.

Quoi qu'il en soit des détournements de sens pratiqués par les commentateurs juifs et chrétiens terrifiés par ces ardentes manifestations de la passion amoureuse, il faut constater que la psychanalyse — qu'elle soit freudienne ou jungienne —, nous a permis de découvrir qu'il existe, pour le meilleur et pour le pire, dans les profondeurs de la psyché humaine, de bouleversantes affinités entre le sacré et la sexualité. C'est dans le secret de ces affinités que naquirent chez les juifs, les chrétiens et les musulmans, en dépit des belles âmes scandalisées et des rigueurs des gardes-chiourme théologiques de tous poils, le mysticisme et les courants divers à travers lesquels il s'exprimera.

ÉGAREMENTS ET GRANDEURS DU MYSTICISME

Comme le montrera Fénelon, lorsqu'il s'engagera dans la défense de la pensée de Mme Guyon, on trouve sans peine dans les écrits de plusieurs Pères de l'Église des exposés qui assurent de fort respectables antécédents à la doctrine du pur amour, à la contemplation passive et à la tradition mystique. Parmi

ces Pères, on reconnaît les noms de Clément d'Alexandrie, de Jean Cassien, de Grégoire de Nazianze, d'Augustin d'Hippone ou du Pseudo-Denys, pour ne nommer que ceux-là. Ce texte de Fénelon, dont nous reparlerons tout à l'heure, répondait aux mauvaises querelles, entachées d'hypocrites considérations politiques, qui avaient été soulevées contre le quiétisme.

Le plus étonnant et le plus mystérieux des penseurs de l'Antiquité chrétienne dont nous venons d'énumérer les noms est sans conteste ce Pseudo-Denys, qui aurait vécu au VI^e siècle sans qu'on soit en mesure de préciser les traits de cet évanescent personnage. En revanche, il nous a légué une œuvre bien identifiée, qui comprend dix lettres et quatre traités. Ces écrits, en dépit de leur caractère ésotérique — ou peut-être à cause de ce caractère —, exercèrent une fascination et une influence doctrinale importante sur les penseurs du Moyen-Âge et sur certains de leurs successeurs. Les plus grands théologiens et philosophes médiévaux : Albert le Grand, Bonaventure, Thomas d'Aquin, se sont nourris de ces écrits.

À la recherche d'un fondement rationnel à donner à leur pensée, les Pères de l'Église grecque, s'étaient prudemment rapprochés de la philosophie de Platon, qui, avec le stoïcisme, leur était apparue, par

opposition aux autres écoles philosophiques, moins difficilement conciliable avec la création de cette dogmatique religieuse dont ils étaient les premiers artisans. Au même moment, naissait sous la plume de penseurs juifs et païens une doctrine philosophique entremêlée d'éléments mystiques à laquelle on a donné le nom de *néoplatonisme*. Les penseurs chrétiens ne manquèrent pas d'être influencés par ce courant et de participer à son élaboration.

Les écrits du Pseudo-Denys constituent une audacieuse tentative pour réconcilier la dogmatique chrétienne avec ce néoplatonisme teinté de mysticisme. Le cœur de sa doctrine repose sur une perception de Dieu vu comme un être ineffable, qui se situe au-delà de toute pensée, au-delà de tout nom, au-delà de l'expression de toute qualité. Le mystère de son unité contiendrait en puissance toute réalité ; il est à la source de toute existence. Il ne se révèle à nous que par la lumière qu'il a déposée en ses créatures.

Dans son *Banquet*, Platon nous enseignait que la révélation du Beau, du Bon et de l'Amour suprêmes ne peut être atteinte que par une succession d'étapes ascendantes depuis la contemplation de la beauté, de la bonté et de l'amour ordinaires qui se manifestent de manière immédiate à nos yeux. Ainsi Denys imagine une hiérarchie d'êtres qui s'étend depuis les simples objets matériels jusqu'à ce Dieu innommable, en

passant par les bêtes, les anges et les démons. L'homme serait un être intermédiaire qui se situe entre le monde animal et le monde angélique, participant aux attributs de ces deux natures. Son âme, par l'opération de son intelligence et de son amour, est capable d'accéder aux ivresses de l'extase mystique, où elle perçoit directement l'infinité, la toute-puissance et l'amour sans bornes de Dieu.

Nous l'avons dit : cette œuvre étrange a su fasciner les plus grands écrivains et penseurs du Moyen-Âge. Dante s'inspirera de la *Hiérarchie céleste* de Denys, quand, dans les vingt-huitième et trente et unième chants du *Paradis*, il décrit le tourbillon des neuf chœurs angéliques tournant autour du trône de Dieu. Cette fascination alimentera les divers courants mystiques qui naquirent depuis le Moyen-Âge et ne cessera jamais d'inspirer les artistes occidentaux. On retrouve cet étourdissant ballet angélique dans les gravures que Gustave Doré consacra en 1861 à l'illustration de la *Divine Comédie*.

L'œuvre de Denys parvint à la connaissance des penseurs de l'Europe occidentale quand, en 827, l'empereur byzantin Michel le Bègue envoya au souverain carolingien Louis le Pieux un manuscrit grec contenant les écrits de Denys. En un premier temps, la traduction en latin fut confiée à Hilduin, archichapelain de Louis. La connaissance du grec s'était

progressivement perdue dans la chrétienté latine ; la médiocre traduction d'Halduin dut être reprise par le philosophe et théologien Jean Scot Érigène (800 – 876). C'est à partir de cette traduction que l'œuvre de Denys et la pensée mystique se répandirent en Occident.

On avait longtemps cru que l'auteur de ces écrits pouvait être identifié avec Denys l'Aréopagite qui, selon les *Actes des Apôtres*, aurait été converti par la prédication — au succès fort mitigé —, de saint Paul aux Athéniens, et qui serait devenu par la suite le premier évêque d'Athènes. Au XVI^e siècle, les travaux d'Érasme, de Martin Luther et de Jules César Scaliger établirent, hors de tout doute raisonnable, que ces écrits ne pouvaient avoir été écrits au tout début de l'histoire de l'Église. Ils en vinrent à la conclusion que cette œuvre devait être attribuée à un auteur par ailleurs inconnu, qui aurait vécu à la jonction des VI^e et des VII^e siècles, auquel on a donné, faute de mieux, le nom de Pseudo-Denys.

Nous le verrons ci-dessous : en se plaçant au-delà même de l'autorité de la Bible, l'anabaptisme reconnaissait, comme voie privilégiée vers la Divinité, l'illumination immédiate de l'âme en présence de Dieu.

LES PAYS DU NORD, FERMENTS DE MYSTICISME

Au XII^e siècle apparut principalement en France, aux Pays-Bas et en Allemagne un courant de pensée religieuse qui, s'appuyant sur la déclaration des Béatitudes : *Bienheureux les pauvres en esprit*, demandait à ses adeptes de dépouiller leur âme de toute attache matérielle, afin de se libérer de leurs entraves et de se préparer à se perdre en Dieu. Ils se nommaient *les frères et les sœurs du Libre-Esprit*, bien qu'ils eussent reçu de leurs adversaires le sobriquet de *turlupins*. Certains poussèrent le dépouillement au point de se présenter nus dans les lieux publics. Ce qui créait une petite gêne. Ils seront englobés dans les nombreuses répressions et condamnations proférées contre les dissidents de toutes tendances qui pullulaient au XII^e siècle.

À cette même époque, l'industrie naissante des draps et des étoffes attirait vers les villes de Flandre et des Pays-Bas, des foules issues des campagnes en quête d'emploi. Cette arrivée de main-d'œuvre, soumise aux aléas de l'offre et de la demande, provoquait périodiquement une inquiétante agitation sociale due à l'accroissement du chômage et de la mendicité. Il apparut bientôt nécessaire de créer des institutions charitables appelées à contenir ces flux et reflux de la misère citadine. C'est ainsi que se formèrent à la fin du XII^e siècle des regroupements de femmes, mi-

religieuses, mi-laïques — on les appellera *béguines* —, qui, sans avoir prononcé des vœux, vivaient en communautés, tout en habitant des maisons individuelles rassemblées en un même lieu. Veuves ou célibataires, provenant habituellement de milieux aisés, avec l'aide financière de riches protecteurs, elles se consacraient à la prière, aux travaux manuels et au soulagement des souffrances dont étaient affligés les malades et les déshérités. À leur exemple, des communautés masculines, dont les membres s'appelleront *bégards*, seront ultérieurement fondées.

Placées sous la seule surveillance des évêques des villes où elles s'étaient implantées, par leur indépendance d'esprit et par l'abondance des dons qu'elles drainaient au profit de leurs œuvres de bienfaisance, ces communautés firent l'envie du clergé régulier et des couvents de dominicains et de franciscains, qui voyaient en elles de dangereuses compétitrices. On s'empressa de leur susciter des querelles diverses dont les plus graves consistaient à suspecter leur orthodoxie religieuse. Alors que la littérature profane mettait à l'honneur l'amour courtois, la liberté dont jouissaient les béguines fit douter de l'intégrité de leurs mœurs. Pour contrer ces tracasseries, le pape Urbain IV, qui occupa le trône pontifical de 1261 à 1265, dans une lettre adressée aux autorités de l'université de Louvain, recommandait de

« les protéger contre les téméraires qui les affligent, et de ne pas permettre qu'on les moleste par des procès, ni dans leurs personnes ni dans leurs biens. »

Mais, avec le temps, l'Église officielle devint de plus en plus attentive aux reproches qu'on soulevait à l'encontre des béguines. Certaines de leurs membres accueillait avec bienveillance les doctrines proposées par des adeptes du Libre-Esprit, ainsi que ces doctrines que propageaient des franges non conformistes de l'ordre franciscain, comme ces *fraticelles* qui, à la suite du mystique italien Joachim de Flore (1130 ? – 1202), distinguaient dans l'histoire de l'humanité trois grandes périodes : l'âge du Père (marqué par la Loi telle que l'enseigne l'Ancien Testament), l'âge du Fils (marqué par la Foi et la doctrine de l'Église) et l'âge du Saint Esprit (période à venir où l'Église reviendrait au dépouillement des origines évangéliques). Ainsi se trouvait ouvertement dénoncé comme incompatible avec l'esprit du Christ l'enrichissement désordonné que pratiquaient certaines autorités religieuses. Ce qui avait pour effet d'indisposer gravement ces autorités, qui chargèrent le bras armé de la Sainte Inquisition de sévir contre de pareils dérèglements, réels ou supposés.

Une des plus importantes porte-parole du mouvement des béguines fut une mystique nommée

Marguerite Porète, qui serait née au milieu du XIII^e siècle. On ne connaît pas avec certitude le lieu de sa naissance ni ses antécédents familiaux, mais on a lieu de penser qu'elle vivait dans le Hainaut, peut-être à Valenciennes (qui ne devint française qu'en 1678 par suite du traité de Nimègue). On la dira *béguine clergesse*, ce qui laisse entendre qu'elle avait reçu une éducation avancée et qu'elle connaissait le latin. À titre de béguine, elle jouissait de la liberté de se déplacer hors de son ermitage et d'y répandre ses idées. Nous connaissons sa pensée par un ouvrage intitulé *Miroir des simples âmes anéanties et qui seulement demeurent en vouloir et désir d'amour*. Cet ouvrage, paradoxalement, nous est parvenu grâce aux bons soins de l'Inquisition, qui y vit un moyen d'accabler les adeptes du Libre-Esprit dont elle avait été à tort ou à raison rapprochée. Ces assimilations réductrices étaient à l'époque — elles le furent aussi en bien d'autres temps —, un habile moyen de faire taire et de condamner toute pensée dissidente.

Empruntant un procédé familier de la littérature courtoise contemporaine, le *Miroir* prend la forme de dialogues allégoriques où conversent l'Âme, l'Amour et la Raison. L'Âme doit dépasser la Raison, dont le froid réalisme ne saurait atteindre la profondeur de la Divinité et l'Amour qu'elle recèle. Mais, si elle parvient à cette profondeur, l'Âme, transportée par l'Amour, sera

unie à Dieu dans un état qui transcende les contradictions du monde. Puisque Dieu est incapable de pécher et de commettre le mal, dans cet état, l'Âme devient à son tour incapable de s'égarer, réalisant dès cette vie les promesses de la vision béatifique.

De mauvaise foi, les autorités religieuses virent dans cette doctrine une invitation adressée aux chrétiens à se libérer des contraintes de la vertu, et à s'engager dans les voies de l'immoralité. On retrouvera au XVI^e siècle dans la *Montée au Carmel* de Jean de la Croix des idées qui ressemblent étrangement à celles que formulait Marguerite dans son *Miroir*. S'il est vrai que le mystique espagnol fut inquiété en son temps par les inquisiteurs, il n'en fut pas moins canonisé après sa mort.

Comme nous l'avons dit, depuis longtemps de calomnieux propos couraient quant aux mœurs des béguines que l'on jugeait trop libres. On voulut interpréter les écrits mystiques de Marguerite Porète dans ce sens, et des théologiens complaisants prétendirent y déceler de dangereuses hérésies. Ses livres furent brûlés sur la place publique et on lui interdit de répandre ses idées. Pourtant, des consignes mettaient en garde les théologiens contre les risques de s'opposer à la Volonté divine en condamnant imprudemment les voies du mysticisme.

Passant outre aux interdictions qui lui avaient été signifiées, Marguerite fut arrêtée en compagnie de son maître spirituel, le bégard Guiard de Cresonnessart, dominicain en rupture de ban. Ils furent détenus durant un an et demi dans les geôles de l'Inquisition avant que ne commencent leurs procès. Soumis à de violentes pressions, Guiard se reconnut coupable et fut condamné à la prison à perpétuité. En revanche, Marguerite maintint ses croyances et, récusant leur autorité, refusa de prêter serment devant les inquisiteurs. On fit appel à des armées de moines, de canonistes et de théologiens pour tenter de la soumettre, mais elle demeura ferme contre tous ces assauts. Déclarée hérétique et relapse, elle fut condamnée à être brûlée vive sur la place publique. La foule, témoin de son exécution, fut émue jusqu'aux larmes par le stoïque courage qu'elle manifesta devant cette mort atroce.

On attribuait jadis à Albert le Grand (1206 – 1280), l'éminent philosophe et théologien allemand du XIII^e siècle, la rédaction d'un traité mystique intitulé *De adhaerendo Deo* (De la fusion divine). On pense plutôt que ce serait un disciple anonyme du maître qui, sous sa direction, en aurait été l'auteur. Ce traité affirme que la recherche de Dieu doit se faire au fond de soi-même, et non dans la contemplation de la création, en

disparaissant dans un oubli total de soi qui impose à l'âme l'abandon de tout raisonnement et de toute pensée. Cette rencontre de Dieu ne se ferait pas dans une éclatante lumière, mais en plongeant au creux d'un « Océan de Ténèbres. »

L'auteur reprend certes des idées sur lesquelles avaient réfléchi les Pères de l'Église, Augustin et le Pseudo-Denys en particulier, et, à leur suite, les mystiques arabes, mais il leur aura donné un second souffle, qui inspirera en Rhénanie une ferveur mystique renouvelée. En dépit des ressemblances que cette œuvre présente avec les courants mystiques qui l'avaient précédée, elle n'eut jamais à subir les injustes rigueurs qui avaient été déployées à l'encontre de Marguerite Porète.

MAÎTRE ECKHART

Johannes Eckhart naquit vers 1260 dans la petite ville de Hochheim (Hesse) située à l'ouest de l'Allemagne fédérale actuelle. Il entra dans l'ordre des Dominicains durant son adolescence, où il poursuivit de brillantes études de théologie. Il enseigna à Paris, Cologne et Strasbourg, et devint en 1304 vicaire des provinces de Thuringe et de Saxe.

Son œuvre est essentiellement formée de traités au contenu philosophique et mystique écrits en latin, et de sermons prononcés en langue vernaculaire. Bien

qu'inspirée à l'origine par le néoplatonisme des Pères de l'Église et par la scolastique d'Albert le Grand et de Thomas d'Aquin, cette œuvre complexe a donné lieu à des interprétations très diverses et souvent contradictoires. Des commentateurs modernes ont entendu dans son enseignement des échos du bouddhisme, et y ont vu un inspirateur de la pensée de Hegel et de Heidegger. Le pangermanisme nazi eut la prétention de se réclamer de lui. Alfred Rosenberg, le théoricien de l'idéologie nazie, écrivit dans le *Mythe du XX^e siècle* : « Chez Maître Eckhart, l'âme nordique arrive à la pleine conscience d'elle-même. [...] La philosophie judéo-romaine est remplacée par la confession de l'âme nordique occidentale, c'est-à-dire de la dimension intérieure de l'homme allemand. » Parce qu'il était juif, les autorités allemandes interdirent à Raymond Klibansky¹, qui devint par la suite professeur à l'université McGill, d'étudier les écrits d'Eckhart. En vérité, dans cette œuvre, dont l'auteur reconnaît en Maïmonide l'un de ses maîtres, on serait bien en peine de trouver une trace quelconque de prosémitisme ou d'antisémitisme. Certains ont rattaché

¹ Il consacra son œuvre à l'exploration des liens qui unissent la culture occidentale avec la philosophie grecque, liens vus à travers les réflexions des penseurs juifs, arabes et chrétiens du Moyen-Âge et de la Renaissance. Il publiera six ouvrages dans la collection *Medieval and Renaissance Studies*, dont *Saturne et la Mélancolie*, dont on a dit qu'il portait « sur le bonheur d'être triste ». Ce qui le rapproche d'une remarque de Peanuts, le jeune héros d'une bande dessinée américaine : « Happiness is a sad song. » (Le bonheur, c'est une chanson triste.)

maître Eckhart à ce mouvement qu'ils ont appelé le *néo-paganisme*, voyant en lui un des grands hérétiques, qui auraient contribué à diffuser le paganisme en opposition à l'idéologie officielle. Ces prétentions sont d'invraisemblables divagations. En revanche, on retrouve dans son œuvre l'influence de la tradition mystique féminine depuis sainte Hildegarde de Bingen jusqu'à sa presque contemporaine Marguerite Porète.

Dans l'expérience mystique telle que la décrit Eckhart, l'âme, plongée dans les ténèbres, ressent avec une douceur inexprimable la présence de la vie divine qui l'habite. « Elle se noie, dit-il, dans l'océan sans fond de la Déité. » Eckhart compare le sentiment par lequel elle est envahie à celui que dut ressentir la Vierge Marie au moment de l'Annonciation. Par l'audace de ses formulations, cette pensée frôle les domaines du panthéisme et de la divinisation de l'âme humaine. Mais, tout en insistant sur la fusion de l'Âme et de la Divinité au moment de l'extase mystique, Eckhart se garde bien de franchir ces frontières interdites.

Il n'en reste pas moins que cette audacieuse pensée provoqua les inquiétudes de l'archevêque de Cologne et de quelques confrères dominicains, qui alertèrent les autorités vaticanes et l'ombrageuse Inquisition. On soupçonne qu'il y avait de mesquins motifs personnels à la source de ces plaintes, car l'ensemble des

Dominicains, et, en particulier, le visiteur pontifical et le Maître général de l'Ordre se portèrent constamment à sa défense, et le maintinrent aux postes de direction qui lui avaient été confiés. Prenant sa défense, l'un de ses disciples, Johannes Tauler, disait : « Il parlait à partir de l'éternité et vous, vous l'avez compris à partir du temps. »

C'est dans ses écrits rédigés en allemand, et notamment dans ses *Sermons*, que la hardiesse de la pensée d'Eckhart se manifeste le plus ouvertement. Dans le deuxième tome de son *Histoire de la philosophie*, Albert Rivaud écrivait :

Ce qui est neuf et touchant dans son œuvre, ce ne sont pas les idées prises aux mystiques antérieurs, mais c'est le tour inimitable de son langage savoureux et dru, plein de malice naïve, d'obscurité involontaire et de dialectique fumeuse. Eckhart abonde en métaphores populaires, imprécises et pittoresques, en rapprochements ingénieux, parfois en échappées géniales. Nourri de la Bible et de l'Évangile, il en retrouve sans effort l'âpre et tendre grandeur.

L'archevêque de Cologne, Henri de Virnebourg, hostile aux Dominicains, charge deux inquisiteurs d'enquêter sur les propos et les écrits de Maître Eckhart, dont l'orthodoxie est suspectée. S'appuyant sur des phrases tronquées et coupées de leur contexte, les inquisiteurs relèvent quarante-neuf propositions

jugées condamnables. Eckhart récuse ces allégations et affirme sa soumission aux enseignements de l'Église. Les inquisiteurs persistant dans leurs accusations, en janvier 1327, Eckhart en appelle au Saint-Siège, et décide de se rendre en Avignon où réside — c'est l'époque du Grand Schisme d'Occident —, le pape Jean XXII.

On ne connaît ni la date ni le lieu de sa mort qui survint, selon toute vraisemblance, durant le voyage qui l'amenait à la Cour pontificale. Mais les procédures en Avignon se poursuivirent après son décès et, le 27 mars 1329, parut la bulle *In agro dominico* (Dans le champ du Seigneur), condamnant à titre posthume vingt-huit propositions, qui lui furent attribuées sur la foi d'accusations provenant de Cologne, et non à la suite d'un examen attentif des authentiques écrits du Maître. Cette bulle, envoyée à l'archevêque de la cité rhénane, ne fut promulguée que dans le territoire qui relevait de son autorité.

En 1992, à la demande du chapitre des Dominicains, Timothy Radcliffe, le Maître de l'Ordre, s'adressait au Vatican, afin qu'Eckhart fût réhabilité et innocenté des condamnations qui avaient été promulguées contre lui. Dans une lettre adressée le 15 août 1992 par le Père Radcliffe au président de la British Eckhart Society, on pouvait lire :

Nous avons essayé de faire lever la censure sur Eckhart, et on nous a répondu qu'en réalité cela n'était pas nécessaire, puisqu'il n'avait jamais été nominalement condamné. Seules furent condamnées certaines propositions qu'il était censé avoir soutenues, et par conséquent nous sommes parfaitement libres de dire que c'est un bon théologien orthodoxe.

En dépit des accusations qui furent alors proférées contre lui, son influence n'a jamais cessé de s'exercer. Héritier de la tradition mystique qui avait fleuri dans les pays du Nord, tradition à laquelle il voulut apporter les lumières qu'il avait reçues de sa formation scolastique, Eckhart aura contribué à relancer dans ces régions cette sensibilité religieuse qui avait fécondé sa pensée. Parmi ses disciples immédiats, mentionnons les noms de Johannes Tauler (1300 – 1361) et d'Heinrich Suso (1300 – 1366). Ils appartenaient l'un et l'autre à l'ordre des Dominicains.

Tauler était né à Strasbourg, c'est là qu'il mourut après y avoir séjourné presque toute sa vie, à l'exception des quelques années où les Dominicains de Strasbourg s'exilèrent à Bâle, parce que le pape avait jeté un interdit contre les villes qui s'étaient déclarées fidèles à l'empereur Louis de Bavière. Sa carrière fut consacrée à la direction de conscience et à la prédication. Il a laissé un grand nombre de sermons, prononcés en allemand, où il traite avec éloquence de

la ferveur mystique. Il voit dans les échanges amoureux entre les personnes qui composent la Trinité divine une image de l'union de l'âme, qui se perd dans la contemplation de son Créateur en se fondant à la « Ténèbre de Dieu, suprasensible, silencieuse et dormante. » Puisant à la fois dans les enseignements de maître Eckhart et de Thomas d'Aquin, il élaborait une doctrine qui recherche la vision de la nature divine par le détachement des lourdeurs de la nature humaine. Contrairement à Maître Eckart, dont il avait été le disciple, il ne fut jamais l'objet des suspicions tatillonnes des inquisiteurs. Alors que d'autres mystiques des écoles du Nord subirent les vitupérations de Bossuet, il échappa toujours à la fêrule de l'Aigle de Meaux. Luther voulut voir en lui un précurseur des Réformateurs protestants. Cette tentative de récupération idéologique — comme diraient les politologues et les journalistes d'aujourd'hui —, apparaît bien osée et bien téméraire, car l'examen de ses œuvres ne permet pas de douter de sa soumission sans faille à l'Église romaine.

Doué d'un tempérament excessif inspiré par l'image des Pères du désert, Heinrich Suso (ce nom est la forme latinisée de Seuse, le nom de famille de sa mère), se laissa spontanément emporter dans sa jeunesse par un ascétisme effréné. Maître Eckhart, dont il suivit les leçons, fut forcé de lui rappeler que la voie qui mène à

un mysticisme authentique doit avant tout s'appuyer sur une spiritualité tout intérieure. Il rejettera par la suite ce qui lui semblera avoir été une provisoire période d'égarement. Il reste qu'il demeurera obsédé par la douleur du Christ soumis aux épreuves de la Passion, et le monde lui apparaîtra souvent comme une contrée désespérément en ruines. Dans ces moments, le mysticisme chez lui, à l'opposé d'Eckhart qui se perdait avec bonheur dans la fusion avec la Dêité, prend la forme d'une déprimante identification avec le Christ souffrant. Mais à d'autres instants, retrouvant un souffle émanant de l'œuvre de son maître, il invite à dépasser les limites imposées par la rationalité scolastique et à voir dans la Dêité la résolution de toutes les contradictions, alors que l'âme, dans un élan suprême, se perd dans l'Abîme et le Néant de Dieu.

La psychiatrie possédait à l'époque où il vécut un caractère fort rudimentaire, et l'on ne saurait attendre de ses contemporains un quelconque diagnostic à propos des alternances et des excès de son comportement. Mais, quand on interprète ses écrits et les événements de sa vie à la lumière de nos connaissances psychiatriques actuelles, on soupçonne qu'il souffrait de troubles bipolaires qui, chez ceux qui en sont affligés, font alterner de grandes exaltations avec de sombres abattements.

Vers 1330, donc peu d'années après la disparition de son maître, un chapitre de dominicains tenu aux Pays-Bas le suspecta d'hérésie. Les motifs précis de cette accusation ne nous sont pas parvenus. En dépit de ces allégations, il poursuivra en Suisse et dans les basses vallées de la Rhénanie une brillante carrière de guide spirituel et de prédicateur. L'enthousiasme des religieuses dominicaines auxquelles il prêchait et qu'il dirigeait dans les voies du salut, suscita la malveillance et la calomnie de certains membres de l'ordre. Il finira ses jours dans un couvent du Wurtemberg où ses supérieurs l'avaient par prudence relégué. Ce qui ne l'empêchera pas de se voir attribuer en 1831 le titre de bienheureux. Depuis cette date son statut céleste n'a pas été modifié par l'Église.

RUYSBROECK

Jan van Ruysbroeck (1293 – 1381), dit l'Admirable, doit son nom au lieu de sa naissance, un petit village situé au voisinage de Bruxelles. Élevé par une mère d'une grande piété — nous ne savons rien de son père —, il fut placé à l'âge de onze ans près d'un oncle qui était chanoine à la collégiale Sainte-Gudule de Bruxelles. C'est là qu'il reçut une formation intellectuelle qui le conduisit jusqu'au sacerdoce.

Par ses écrits, il prolongeait certes la mystique rhénane d'Eckhart, de Tauler et de Suso, mais il eut la prudence d'utiliser un vocabulaire moins téméraire que ne l'avaient fait ces prédécesseurs. Afin d'exalter la qualité de ces écrits, ses premiers biographes attribuèrent celle-ci à une inspiration surnaturelle qui dépassait le niveau de la formation qu'il avait reçue. De nos jours, aucun commentateur ne serait prêt à endosser une pareille thèse. Cette qualité est due en vérité à l'ampleur de son érudition et à la profonde maîtrise qu'il possédait des deux langues dans lesquelles il écrivit son œuvre : le latin et le néerlandais. Par leur élégance et leur vivacité, les écrits qu'il a rédigés dans cette dernière langue le placent parmi les premiers grands prosateurs de la littérature des Pays-Bas. En plus d'hymnes, d'épîtres et de prières, il nous a laissé douze livres essentiellement consacrés à la présentation de sa conception du mysticisme. Les plus importants de ces ouvrages s'intitulent *L'Ornement des noces spirituelles*, *Le Royaume des amants de Dieu* et *Les sept degrés de l'échelle de l'amour spirituel*.

Soucieux de n'être pas l'objet des reproches adressés aux témérités des écrits d'Eckhart, il prend soin de préciser que si l'âme est unie à Dieu, c'est par l'amour, et non parce qu'elle partagerait avec lui la même essence et la même nature. Ce qui n'empêchera

pas le théologien Geert Groote, qui était son ami, d'avouer qu'il éprouvait parfois un indéniable malaise devant d'imprudentes formules jetées au fil de la plume, l'exhortant parfois à modérer les audaces et les aspérités de sa pensée. Jean de Gerson et, plus tard, Bossuet croiront détecter dans son œuvre des traces de panthéisme. Pourtant, nombre de théologiens verront en lui un penseur rigoureusement fidèle aux enseignements de l'Église et loueront la rectitude de sa pensée dans les champs de la théologie et de la spiritualité. Le plus connu de ses admirateurs immédiats fut Thomas à Kempis, l'auteur de *L'Imitation de Jésus Christ*, ouvrage qui a pendant des siècles nourri la dévotion d'innombrables croyants.

Inspiré par la parabole des vierges sages et des vierges folles, Ruysbroeck, dans *L'Ornement des noces spirituelles* — celui de ses ouvrages qui contribua le plus à la diffusion de sa pensée en Allemagne et aux Pays-Bas —, distingue les étapes qui mènent l'âme, préparée par la pratique des bonnes œuvres et de la vertu, à l'arrivée de l'Époux qui vient vers elle. Par un procédé semblable, reprenant une méthode fréquemment utilisée par les auteurs religieux du Moyen-Âge, il reprendra des référents d'origine biblique : l'Arche de Noé, l'Arche d'Alliance, le Temple de Salomon, pour illustrer la montée vers sa source de l'âme éprise de son Créateur.

À cette époque, une sœur du Libre-Esprit, nommée Heilwige Bloemardinne, propageait dans les Flandres, en particulier à Bruxelles, les doctrines de sa secte au moyen de brefs pamphlets écrits en néerlandais. Pour dénoncer les dangers de ces écrits qu'il jugeait hérétiques, Ruysbroeck utilisera les mêmes armes. La vivacité de sa plume sut sans doute rendre passionnants ces échanges rédigés dans la langue populaire du peuple bruxellois — il nous est resté des témoignages des contemporains —, mais, par malheur, cette partie de son œuvre ne nous est pas parvenue, pas plus que les écrits d'Heilwige Bloemardinne. Elle était la fille d'un riche bourgeois de Bruxelles qui possédait en haut lieu de puissantes relations, ce qui lui valut d'échapper aux persécutions des inquisiteurs.

Ruysbroeck ne mentionne pas explicitement son nom dans ceux de ses écrits que nous connaissons, mais des allusions indirectes à son action et à sa parole transparaissent dans divers passages de ses traités. Les reproches qu'il lui adresse suggèrent que la pensée d'Heilwige avait été grandement influencée par le *Miroir des simples âmes anéanties* de Marguerite Porète, dont, par chance, elle n'eut pas à partager le sort cruel. Henri Pomerius, son presque contemporain, l'un des premiers biographes de Ruysbroeck, nous apprend qu'elle jouissait d'un grand prestige auprès de la société bruxelloise. Il ajoute en le citant : « Elle avait,

selon lui, beaucoup écrit sur l'esprit de liberté et sur le très infâme amour charnel, qu'elle appelait amour séraphique. »

Las des querelles que ses écrits avaient suscitées, Ruysbroeck se retira en 1343 avec quelques compagnons près du village de Groenendael dans un ermitage mis à sa disposition par le duc de Brabant. Avec le temps, attirant par sa prestigieuse réputation de nombreux postulants, cet ermitage se transformera en un monastère régi par les règles monastiques jadis formulées par saint Augustin. C'est là qu'il mourut en 1381.

Fidèle à lui-même, Bossuet, quand il polémiquera contre Fénelon et madame Guyon, n'osant s'attaquer aux vénérables Pères de l'Église, voudra voir dans les protagonistes de ce courant mystique venu des pays du Nord de dangereux novateurs. C'est avec un vif mépris qu'il parle de Tauler, d'un « certain Eckhart » et d'un « Rusbroche » dont il dénonce les « absurdités ». Quoi qu'il ait pensé, Ruysbroeck fut vénéré par ses compatriotes et par ses contemporains. Une grande réputation de sainteté fut associée à son nom et à sa personne. Son prestige s'étendit hors des frontières de sa Flandre natale. On venait de l'étranger, d'Allemagne et de France en particulier, rechercher ses conseils et sa direction spirituelle. Il existe pourtant une fidèle continuité entre la pensée mystique des premiers

siècles de l'Église, celle des mystiques médiévaux des pays du Nord et le mysticisme du XVII^e siècle si mal reçu par Bossuet.

L'œuvre de Ruysbroeck connaîtra une renommée renouvelée à partir du XIX^e siècle grâce à l'importance que lui accorderont des écrivains comme Ernest Hello et Maurice Maeterlinck, qui traduisirent en français des œuvres du maître flamand, dont le plus important de ses traités mystiques *L'Ornement des noces spirituelles*. Somerset Maugham le fera apparaître dans son roman *The Razor's Edge* (Le Fil du rasoir) au cours de conversations qui mettent en présence des personnages vivant après la Première Grande Guerre.

Comme on peut le constater les mystiques des XVI^e et XVII^e siècles avaient de nobles prédécesseurs qui leur avaient tracé une lumineuse et fascinante carrière.

Par son œuvre, Ruysbroeck prépare la voie d'un courant religieux nouveau auquel on donnera le nom de *Devotio moderna*. Les protagonistes de ce courant spirituel, né aux Pays-Bas vers la fin du XIV^e siècle, entendaient montrer, en lui donnant ce nom, qu'ils étaient conscients d'introduire ainsi une manière nouvelle d'inciter les fidèles à la piété et à la prière. Mais, alors que le courant mystique, dont Eckhart et Ruysbroeck étaient les fers de lance, semblait de

préférence destiné aux âmes d'élite, la *Dévotion moderne* entend plus modestement s'adresser aux âmes ordinaires. On voulut conduire les croyants dans les voies du salut en insistant en premier lieu sur la pratique d'une ascèse modérée, en s'écartant d'un mysticisme dont les excès et les dérives suscitaient la méfiance. On retrouvera dans la spiritualité de la petite Thérèse de Lisieux des échos de la *Devotio moderna*.

À l'origine de ce mouvement, on trouve le nom de Geert Groote, un théologien laïc néerlandais, qui, pour un temps vint se recueillir à Groenendael dans l'abbaye qu'habitait Ruysbroeck. Il tint néanmoins à garder ses distances d'avec l'enseignement du maître dont il craignait les audaces. Groote créa deux groupes religieux : les Frères et les Sœurs de la vie commune. C'étaient des sociétés de laïcs pieux vivant en communauté sans avoir prononcé de vœux. Ce trait les rapprochait des béguines et des bégards, mais, par la prudence de leur conduite et de leurs écrits, ils ne furent jamais l'objet des persécutions dont ces prédécesseurs avaient été accablés.

Après la mort de Groote, l'un de ses disciples entreprit de donner aux Frères et aux Sœurs de la vie commune des statuts structurés, et défendit avec fermeté leur action contre les communautés de réguliers, de Dominicains et de Franciscains, qui voyaient en eux de menaçants rivaux. Pour contrer

leurs reproches, il fondera une congrégation de chanoines réguliers qui essaïmera en de nombreux monastères. Ceux-ci ajouteront à leurs œuvres traditionnelles la fondation d'écoles vouées à l'instruction des enfants qui habitaient dans leur voisinage. On sait que le grand Didier Érasme, érudit humaniste et moine augustin, avait reçu sa formation première dans l'une de ces écoles à Bois-le-Duc (s'Hertogenbosch).

Ils préconisaient dans l'exercice du culte un grand dépouillement, et jugeaient que les processions et les pèlerinages nuisaient au recueillement des fidèles plutôt que de favoriser leur piété. Pour eux, l'intimité de l'âme en présence de la Divinité doit l'emporter sur le faste des liturgies ostentatoires. Leur critique de l'abus des indulgences incitèrent certains historiens protestants à voir en eux des précurseurs de la Réforme. C'est une interprétation abusive, puisque leurs commentaires se situaient sur le seul plan spirituel et ne touchaient aucunement aux aspects doctrinaux du dogme catholique.

Comme nous l'avons déjà mentionné, le plus célèbre des maîtres de ce courant spirituel, fut Thomas a Kempis (1380 – 1471), l'auteur présumé de *L'Imitation de Jésus-Christ*, qui fut en milieu chrétien l'ouvrage spirituel le plus lu après la Bible. La traduction en vers qu'en fit Pierre Corneille de 1651 à 1656 connut jusqu'à

la fin du XVIII^e siècle 2 300 éditions avec plus de 2 400 000 exemplaires imprimés. Dans son *Histoire d'une âme*, Thérèse de Lisieux écrivait :

Depuis longtemps je soutenais ma vie spirituelle avec la pure farine contenue dans l'*Imitation*. Ce petit livre ne me quittait jamais, en été dans ma poche, en hiver dans mon manchon. J'en connaissais par cœur presque tous les chapitres.

Le livre, partagé en quatre parties, se présente principalement sous forme de maximes et d'aphorismes. Il suscite de nos jours de fortes réserves, non pas à cause de ses audaces théologiques, mais parce que, avec une insistance excessive, il incite le lecteur à pratiquer l'abaissement de soi et une trop passive résignation aux injustices de la vie.

Vivant sur ses acquis, la *Devotio moderna* ne suscitera plus par la suite d'œuvres qui acquerront une aussi grande importance que *L'Imitation de Jésus-Christ*. Elle influencera néanmoins la rédaction des importants *Exercices spirituels* d'Ignace de Loyola, le fondateur de la Compagnie de Jésus.

LES ÉGAREMENTS DU MYSTICISME

Hélas ! les courants de pensée de ces maîtres spirituels, en dépit des audaces occasionnelles de leurs formulations, se gardaient bien de verser dans de dangereuses ornières. Mais, avec les bouleversements

de la Réforme, de dangereuses audaces socio-politiques se manifestèrent. Veut-on des exemples de ces égarements ? Ils sont multiples. Contentons-nous de n'en mentionner qu'un.

L'ANABAPTISME

En 1517, Martin Luther clouait à la porte de l'église du château de Wittenberg ses quatre-vingt-quinze propositions, où il dénonçait le faste abusif du clergé, et le commerce des indulgences par lesquelles les riches étaient, grâce à leurs dons à l'Église, libérés dans l'au-delà des peines méritées par leurs péchés, privilèges que les pauvres n'avaient pas les moyens de se procurer. Cet acte fut, dans l'Europe du Nord, l'amorce d'un vaste mouvement de réforme religieuse et politique, où les fidèles étaient invités à se soustraire à la tutelle romaine et, en particulier, à refuser que cette tutelle s'interposât entre eux et Dieu dans l'interprétation des textes bibliques.

En dépit de cette porte ouverte en direction d'une libération des dogmes romains, on vit bientôt apparaître chez Luther une dogmatique nouvelle essentiellement fondée sur une lecture rigoureuse des écrits augustinien, qu'il avait constamment fréquentés avec une intense ferveur. Mais, poursuivant sa lancée, cet encouragement à la dissension qui avait été initié

par le moine de Wittenberg donnera bientôt naissance à une prolifération de sectes dissidentes qui contesteront tout autant l'autorité des premiers réformateurs que celle de la « Babylone romaine », pour parler comme les propagandistes luthériens. L'autorité des princes allemands, qu'ils soient réformés ou papistes, fut à son tour contestée par des mouvements sectaires qui s'engagèrent dans des voies de plus en plus radicales. Soudainement, l'Allemagne fourmilla de prophètes qui proféraient à tous vents des sermons incendiaires. Ils s'engendraient les uns les autres. Le féodalisme médiéval allemand, qui tardait à se transformer, en fut profondément bouleversé, sans évoluer pourtant vers une bénéfique libération du peuple.

L'une de ces sectes, l'anabaptisme², souleva de violentes perturbations dans l'équilibre politique du Saint Empire romain germanique. Né en Saxe, où se situait la ville de Wittenberg, l'anabaptisme, se plaçant au-delà de l'autorité de la Bible, reconnaissait, comme voie privilégiée vers la Divinité, l'illumination immédiate de l'âme en présence de Dieu. On pourrait attribuer à un mystique anabaptiste cette maxime aux accents pascaliens : « Nul mieux que mon cœur ne peut me parler de Dieu. » Par malheur, l'anabaptisme se

² Appelé ainsi parce qu'il affirmait que le baptême ne devait pas être administré aux enfants naissants, mais seulement à ceux et celles qui avaient atteint l'*âge de raison*.

dispersera en divers courants dont certains prirent des formes anarchiques et violentes.

Devant la multiplication des sectes protestantes, les penseurs politiques en vinrent à se pencher sur les relations qui devraient exister entre les religions des princes et celles de leurs sujets. Pour la plupart, ces réflexions les conduisirent à formuler l'adage latin : *Cujus regio, ejus religio* (La religion des sujets doit être celle de leurs princes). Ce principe fut loin d'être accepté par l'ensemble des habitants du Saint Empire.

En 1521 — quatre ans à peine se sont écoulés depuis l'épisode des quatre-vingt-quinze propositions de Wittenberg —, un pasteur luthérien, Thomas Müntzer, s'écarte brusquement de l'orthodoxie réformée. La religion qu'il prêche en Bohême et en Silésie, vaguement inspirée par les doctrines anabaptistes, enjoint aux fidèles de se préparer au retour imminent du Christ, mais elle prend un aspect sociopolitique en prônant en même temps une réforme radicale des institutions. Le sol, que possèdent les seigneurs, devrait être redistribué aux paysans qui les cultivent, les taxes et les corvées devraient être enlevées ou adoucies, le servage aboli, l'accès aux territoires de chasse et de pêche ouvert à tous. En attendant l'Apocalypse prochaine, une monarchie théocratique devrait être instituée. Ces projets furent accueillis avec ferveur par les pauvres, mais violemment repoussés

par les seigneurs, les possédants et les clergés catholique et luthérien, un instant regroupés sous de mêmes bannières. Ce fut le début de la *Bauernkrieg* (la guerre des Paysans) qui ravagea l'Allemagne de 1524 à 1526, et fut impitoyablement étouffée dans le sang.

Peu de temps avant la bataille de Frankenhausen qui devait sceller le sort des insurgés, les représentants des paysans entrèrent en contact avec Luther l'implorant d'appuyer leurs revendications socioéconomiques. C'était en avril 1525. Luther leur répondit par son *Exhortation à la paix*, qui leur recommandait de se soumettre sans conditions à l'autorité des princes. Il publiera par la suite un libelle, où il condamnait sans recours les « hordes homicides et pillardes des paysans ». Le 26 avril 1525, Müntzer écrivait aux habitants d'Allstedt (qui appartient de nos jours au land de Saxe-Anhalt) :

Je vous le dis, si vous ne voulez pas souffrir pour Dieu, vous serez les martyrs du Diable. C'est pourquoi, prenez garde, ne soyez pas pusillanimes et nonchalants ; ne flattez pas plus les rêveurs pervers que les scélérats impies ; prenez l'initiative et livrez le combat du Seigneur ! Il est plus que temps ! Exhortez tous vos frères à ne pas se moquer du témoignage divin, sinon ils sont perdus. Tout le pays allemand, français et italien est en mouvement. Le Maître va commencer la partie. [...]

À l'attaque ! Tant que le fer est chaud, ne le laissez pas refroidir. Pan ! pan ! Forgez en tapant sur les enclumes de

Nemrod ! Jetez à bas leurs tours ! Aussi longtemps qu'ils seront en vie, il est impossible que vous vous libériez de la crainte de ces hommes. Tant qu'ils régneront sur vous, on ne pourra pas vous parler de Dieu.

Quelques semaines plus tard, au cours d'une déroute de son armée, Müntzer fut fait prisonnier, soumis à la torture, puis exécuté. On estime que cette guerre aurait fait près de 100 000 victimes. Elle retardera pour des siècles le progrès de la condition des paysans allemands. Paradoxalement, ce fanatique religieux fut élevé par Friedrich Engels au rang de précurseur du matérialisme historique et célébré, au siècle suivant, comme un héros national de la République démocratique allemande. En 1973, le gouvernement est-allemand chargeait Werner Tübke d'honorer la mémoire de Thomas Müntzer en illustrant la bataille de Frankenhausen sur les lieux mêmes où cette bataille se déroula au XVI^e siècle. Tübke travailla à ce projet jusqu'en 1987, soit deux ans avant la chute du mur de Berlin et la réunification des deux Allemagnes. Il en résulta une toile panoramique hébergée dans un édifice circulaire. Cette toile, la plus grande du monde, s'étend sur une longueur de 120 mètres et une hauteur de 13,5.

Mais, en dépit de cette déroute, le mouvement anabaptiste n'avait pas, avec cette mémorable bataille,

dit son dernier mot. Des survivants se réfugièrent dans le Jura bernois, où leurs descendants continuèrent à mener depuis lors en milieu rural une vie pacifique. Hélas ! les braises du fanatisme et de la violence n'étaient pourtant pas éteintes. La ville de Münster en Westphalie située au nord-ouest de l'Allemagne fut de 1532 à 1535 le théâtre d'une rébellion théocratique où, par une invraisemblable dérive, la « Jérusalem nouvelle », le « royaume de Sion » sombrèrent dans une dictature où le communisme des biens et des femmes, la luxure effrénée, les plus cruelles violences s'abreuvent à la coupe d'un fanatisme religieux délirant.

Depuis des années existaient à Münster des dissensions entre l'évêque catholique de la ville et les guildes de marchands ; ces dissensions conduisirent ces derniers à écouter avec intérêt les prêches des réformés. Les anabaptistes persécutés en Allemagne avaient reçu aux Pays-Bas voisins un accueil provisoirement favorable, qui leur avait permis d'y convertir des adeptes. En visitant Münster, deux anabaptistes néerlandais, un boulanger de Haarlem, Jan Matthijs et un ancien tailleur atteint d'épilepsie, Jan Bockelszoon (surnommé Jan van Leiden, Jean de Leyde) constatèrent que leurs croyances y étaient propagées par un ex-pasteur luthérien, Bernhard Rothmann. Assisté des notables de la ville, ce trio

improvisé rêva bientôt de conquérir le monde et de lui imposer ses croyances. Le prince-évêque, Franz von Waldeck, fut chassé de la ville. Il s'empressa avec une coalition de princes et de nobles catholiques et luthériens de réunir des troupes qui assiégèrent la ville afin de l'obliger, sous l'emprise de la famine, à se rendre. Matthijs, qui se prenait pour un nouveau Gédéon, avait prophétisé que le jugement de Dieu tomberait sur les méchants le dimanche de Pâques de 1534. Accompagné d'une trentaine de disciples, il fit ce jour-là une sortie ; la petite bande fut inexorablement taillée en pièces par les assiégeants. La tête de Matthijs fut plantée sur une pique, exposée à tous les regards, tandis que ses organes génitaux étaient cloués aux portes de la ville.

Loin d'être ébranlés, le fanatisme et le délire collectifs des habitants de Münster en furent exacerbés. Jean de Leyde, se prétendant inspiré par le Ciel, se perçut comme un nouveau David. Ce qui lui permit, à l'exemple des rois hébreux, de prendre un grand nombre d'épouses issues de milieux divers : il en eut dix-sept — c'est-à-dire un peu plus que David et nettement moins que Salomon —, les unes provenant de couples de notables, d'autres issues de mauvais lieux. Il se proclama tour à tour roi et Dieu, ce qui l'autorisait, croyait-il, à faire régner sur la ville la plus extrême terreur. Le rêve d'une Jérusalem céleste

tournait au plus horrible cauchemar. Enfin, après dix-huit mois de siège, guidé par un traître affamé et désenchanté de toutes ces promesses, l'armée de l'évêque pénétra dans Münster, y semant la déroute et la mort. Les trois principaux leaders de la rébellion, le prédicateur Bernhard Rothmann, Bernt Knipperdolling, l'ancien bourgmestre « promu » au rang de bourreau, et le nouveau Christ-Roi, Jean de Leyde, furent faits prisonniers et soumis pendant des semaines aux plus cruelles tortures. Jusqu'à ce qu'ils fussent décomposés, leurs cadavres furent enfermés dans d'étroites cages de fer accrochées au clocher de l'église Saint-Lambert. Les touristes fascinés peuvent encore de nos jours apercevoir à la même place des copies à l'identique de ces cages et réfléchir, comme devant les fours d'Auschwitz, sur les étranges détours de la destinée humaine. Le prince-évêque von Waldeck et Julia, sa belle maîtresse, purent regagner leurs quartiers et goûter en paix le confort de leurs certitudes et de leur puissance retrouvées.

En général, ces épisodes violents, par leurs excès, ont tôt fait de lasser les peuples, et le charisme de leurs leaders ne tarde pas à s'affadir. Les pieux tyrans sont, après une période douloureuse, renversés des trônes qu'ils avaient pour un temps usurpés. C'est alors le retour au *business as usual* : l'exploitation tranquille des

humbles par les puissants reprend son gros bonhomme de chemin dans une société où, sous le couvert d'une paix retrouvée, le retour des injustices ordinaires paraît un moindre mal.

On ne saurait attribuer au seul ébranlement de la réforme luthérienne l'apparition du courant anabaptiste. On y trouve des traits qui le placent dans de lointains courants qui apparaissent dans la Bible même, et dans les écrits apocryphes qui l'accompagnent. Ces conceptions de l'histoire à venir et de la fin des temps se retrouvent dans le judaïsme ancien, en particulier dans l'espérance messianique qui y est né, et dans ces nombreux écrits apocalyptiques qui sont apparus à l'intérieur et en marge de la TaNaK canonique.

Nous l'avons dit ci-dessus : en se plaçant au-delà même de l'autorité de la Bible, l'anabaptisme reconnaissait, comme voie privilégiée vers la Divinité, l'illumination immédiate de l'âme en présence de Dieu. Cette approche n'était pas nouvelle et pouvait se réclamer d'une longue tradition que le judaïsme ancien partageait avec d'autres cultures religieuses. Les prophètes bibliques, en se proclamant les messagers des oracles de YaHWeH, se plaçaient dans le droit fil de ces mouvements du cœur et de l'âme. Mais, en

même temps, dans bien des religions, les pointilleux gardiens d'une orthodoxie frileuse virent d'un fort mauvais œil les adeptes d'une pareille intimité avec Dieu.

Car on peut discerner à l'intérieur de maintes traditions religieuses deux grands courants qui ont peine à s'accommoder l'un à l'autre. Je me permettrai de caractériser ces courants d'une manière quelque peu familière en disant que les uns et les autres ont respectivement des mentalités de poules couveuses ou de canards sauvages. L'histoire passée et future du mysticisme nous en offre de tristes et terribles leçons.

LE MYSTICISME ESPAGNOL

Thérèse d'Avila et Jean de la Croix, qui seront par la suite canonisés, avaient dû se défendre becs et ongles contre les malveillances de l'Inquisition espagnole et de leurs supérieurs. Thérèse et Jean appartenaient à la noble tradition des mystiques, que je range d'emblée parmi les canards sauvages, alors que leurs opposants appartenaient aux clans des féroces gardes-chiourme des vérités dites révélées.

Dans *Le Trésor des humbles*, Maurice Maeterlinck écrivait : « Les écrits des mystiques

sont les plus purs diamants du prodigieux trésor de l'humanité. », tandis que François Mauriac déclarait dans *Souffrances et Bonheur du chrétien* : « Rien ne ressemble plus au langage de la passion que les saintes effusions des mystiques dont les tièdes se scandalisent. » On comprendra les motifs qui inspirent l'attitude négative, voire agressive, des gardes-chiourme théologiques envers les mystiques, si on réfléchit que l'union mystique tend à établir une relation immédiate de l'âme avec Dieu, sans passer par les intermédiaires obligés que prétendent être les ministres des religions établies.

THÉRÈSE D'AVILA (1515 – 1582)

Il n'est pas de traités lourds et savants qui nous fassent aussi bien comprendre les enivrements de l'âme mystique qu'une étonnante bande dessinée de Claire Bretécher intitulée *La vie passionnée de Thérèse d'Avila*. Jésus y prend souvent Thérèse au dépourvu, tout comme le ferait un amant possédé par une impatiente ardeur. Cette impertinente pochade a parfaitement saisi l'essence même du mysticisme. Dans la dix-septième partie du chapitre XXIX de son autobiographie, Thérèse

décrit l'apparition d'un ange d'une flamboyante beauté :

J'ai vu dans sa main une longue lance d'or, à la pointe de laquelle on aurait cru qu'il y avait un petit feu. Il m'a semblé qu'on la faisait entrer de temps en temps dans mon cœur et qu'elle me perçait jusqu'au fond des entrailles ; quand il l'a retirée, il m'a semblé qu'elle les retirait aussi et me laissait toute en feu avec un grand amour de Dieu. La douleur était si grande qu'elle me faisait gémir; et pourtant la douceur de cette douleur excessive était telle, qu'il m'était impossible de vouloir en être débarrassée. L'âme n'est satisfaite en un tel moment que par Dieu et lui seul. La douleur n'est pas physique, mais spirituelle, même si le corps y a sa part. C'est une si douce caresse d'amour qui se fait alors entre l'âme et Dieu, que je prie Dieu dans Sa bonté de la faire éprouver à celui qui peut croire que je mens.

Ailleurs, elle écrit :

Et de ce bien de l'âme parfois déborde dans le corps l'onction de l'Esprit Saint et toute la substance sensitive jouit, tous les membres et les os et les moelles, non pas aussi faiblement que cela arrive d'ordinaire, mais avec des sentiments de grande délectation et de gloire, que l'on ressent jusqu'aux dernières articulations (hasta los últimos artojos) des pieds et des mains

On pourrait rapprocher ces témoignages des écrits des poètes soufis et de la littérature érotique tantrique.

On ne doute pas que Le Bernin (1598 — 1680) se soit laissé inspirer par ces textes quand il sculpta de 1647 à 1652 la *Transverbération de sainte Thérèse*. La statue fut terminée pour marquer le trentième anniversaire de la canonisation de Thérèse d'Avila.

À gauche du groupe sculpté dans un éclatant marbre blanc se tient un jeune chérubin beau comme..., beau comme un ange, orné du déploiement de ses ailes aux reflets d'or et brandissant un épieu qu'il pointe vers une Thérèse éperdue dans un grand bouleversement de voiles, révélant un visage crispé par la violence de son voluptueux ravissement. Praxitèle, avec tes déesses païennes, tu peux toujours aller te rhabiller ! De chaque côté de l'autel au-dessus duquel se trouve cette sculpture, on peut voir deux groupes de pieux voyeurs (sculptés) assis dans des loges et contemplant la scène. On peut admirer ce chef-d'œuvre de la sculpture baroque dans la chapelle Cornaro située dans l'église romaine de Santa Maria della Vittoria.

Dans ses *Anges et Démons* (2000), Dan Brown fait allusion à ce saint lieu. Il est loin d'être le premier à le faire. En novembre 1972, dans un des séminaires qui seront regroupés sous le titre *Encore*, Jacques Lacan disait :

Vous n'avez qu'à aller regarder à Rome la statue du Bernin pour comprendre tout de suite qu'elle jouit, sainte Thérèse, ça fait pas de doute ! Et de quoi jouit-elle ? Il est clair que le témoignage essentiel des mystiques, c'est justement de dire qu'ils l'éprouvent mais qu'ils n'en savent rien. (Livre XX, chap. vi).

Le philosophe Jean-Luc Marion, professeur à l'Institut catholique de Paris et membre de l'Académie française, terminait la sixième méditation de son ouvrage *Le phénomène érotique* (2004) par cette audacieuse déclaration :

La logique de la réduction érotique, Dieu la pratique comme nous, avec nous, selon le même rite et suivant le même rythme que nous, au point que nous pouvons même nous demander si nous ne l'apprenons pas de lui et de personne d'autre. Dieu aime au même sens que nous.

À une infinie différence près. Quand Dieu aime (et il ne cesse jamais d'aimer), il aime simplement infiniment mieux que nous. Il aime à la perfection, sans une faute, sans une erreur du début à la fin. Il aime le premier et le dernier. Il aime comme personne. À la fin, je ne découvre pas seulement qu'un autrui m'aimait avant que je ne l'aime, donc que cet autrui faisait déjà l'amant avant moi, mais surtout que ce premier amant, depuis toujours, se nommait Dieu. La plus haute transcendance de Dieu, l'unique qui ne le déshonore pas, ne tient pas à la puissance, ni à la sagesse, ni même à l'infinité, mais à l'amour. Car l'amour seul suffit à mettre en œuvre toute infinité, toute sagesse et toute puissance.

Dieu nous précède et nous transcende, mais en ceci d'abord et surtout qu'il nous aime infiniment mieux que nous n'aimons et ne l'aimons. Dieu nous surpasse à titre de meilleur amant.

Une aussi audacieuse analyse est certes démentie par les terribles épreuves dont le sort des humains (et de toute chair vivante) est affligé. Comment tant de douleurs pourraient-elles être conciliées avec cet amour infini ? Mais, en même temps, ces paroles nous aident à comprendre intimement la passion des mystiques, tandis que, en nous les faisant entrevoir, elle nous invite à nous laisser entraîner dans cette vague par de fascinants égarements.

JEAN DE LA CROIX (1542 – 1591)

Juan de Yepes Alvarez naquit dans une famille aristocratique, mais pauvre, qui habitait un village de la Vieille-Castille. La mort prématurée du père accroîtra les difficultés économiques familiales. Jean dut exercer divers métiers, tout en poursuivant de brillantes études dans un collège dirigé par des jésuites. Sollicité par Thérèse d'Avila, réformatrice de l'Ordre du Carmel, il accepta de prendre en charge le pendant masculin

de cet Ordre et adopta le nom de Juan de la Cruz (Jean de la Croix). C'est ainsi qu'il fondera l'ordre des Carmes déchaussés, afin de réformer l'ordre traditionnel des Carmes, qui s'était abandonné à de blâmables relâchements. Cette initiative provoqua de violents conflits avec un groupe de dissidents, les Carmes dits mitigés. Ces conflits prirent une telle intensité qu'ils se soldèrent par l'emprisonnement à Tolède de Jean de la Croix. Évadé en 1578, il sera sans cesse jusqu'à sa mort soumis à d'injustes persécutions de la part des membres de son ordre. C'est dans ces pénibles conditions qu'il écrira une œuvre importante, à la fois quant à la pensée mystique, dont il voudra à travers quatre traités, *La Montée du mont Carmel*, *La Nuit obscure*, *Le Cantique spirituel* et *La Vive Flamme d'amour*, présenter les étapes et les degrés qui mènent les âmes à la fusion avec Dieu. Ces traités sont rédigés dans un style dont l'audacieux lyrisme rapproche l'amour de l'âme éperdue en Dieu des frémissements et des émotions qu'éprouvent les personnes engagées dans des rapports physiques amoureux. Ces traités seront accompagnés d'une multitude de poèmes qui feront de Jean de la Croix l'un des grands maîtres de la littérature castillane. Comme le disait le critique et historien de la littérature

espagnole Juan Luis Alborg, « même si on ne tient pas compte de sa signification religieuse, la poésie de saint Jean de la Croix représente un sommet de la poésie amoureuse universelle ».

Ces audaces de style et de pensée et les sérieux ennuis qu'il eut à subir durant sa vie ne l'empêcheront pas, après sa mort, d'être béatifié en 1675, canonisé en 1726 et de recevoir le titre de docteur de l'Église, bref d'être célébré par tous.

La Nuit obscure apparaît dans son œuvre à la fois comme le titre d'un traité mystique et comme celui d'un poème d'amour, où l'âme de l'auteur s'enfuit à la faveur de la nuit vers cet Amant divin dont elle est éprise. Ici, c'est l'Âme de Fray Juan qui parle ; écoutons-la :

Pendant une nuit obscure, / Enflammée d'un amour inquiet, / Ô l'heureuse fortune ! / Je suis sortie sans être aperçue, / Lorsque ma maison était tranquille.

Étant rassurée et déguisée, / Je suis sortie par un escalier secret, / Ô l'heureuse fortune ! / Étant bien cachée dans les ténèbres, / Lorsque ma maison était tranquille.

Pendant cette heureuse nuit, / Je suis sortie en ce lieu secret / Où personne ne me voyait, / Sans autre lumière, / Que celle qui luit dans mon cœur.

Elle me conduisit / Plus sûrement que la lumière du midi, / Où m'attendait celui qui me connaît si bien, / Et où personne ne paraissait.

Ô nuit qui m'a conduite ! / Ô nuit plus aimable que l'aurore ! / Ô nuit qui a uni / Le bien-aimé avec la bien aimée, / en transformant l'amante en son bien aimé.

Il dort tranquille dans mon sein / Qui est plein de fleurs, / Je le chéris / Et je le rafraichis avec mon éventail de cèdre.

Lorsque le vent de l'aurore / Fait voler ses cheveux, / Il m'a frappé le cou avec sa main douce et paisible, / Et il a suspendu tous mes sens.

En me délaissant et en m'oubliant moi-même, / J'ai penché mon visage vers mon bien aimé. / Toutes choses étant perdues pour moi, / Je me suis quittée et abandonnée moi-même, / En me délivrant de tout soin entre les lys blancs.

Il n'est pas de traductions qui n'affadissent le lyrisme d'un poème de quelque qualité. Le jeu de mots italien qui voit un traître en chaque traducteur — *traduttore, traditore* —, s'applique encore plus cruellement à la poésie qu'à la prose. L'essence des poèmes a la fragilité des couleurs qui ornent les ailes des papillons. En y touchant, vous risquez de les ternir.

Si vous connaissez la langue de frère Jean de la Croix, accordez-vous le plaisir de lire *La Noche oscura* dans le castillan dans lequel elle fut rédigée. L'enivrement, qui vous est promis, sera encore plus capiteux.

Charles Quint, qui était né à Gand, d'une mère espagnole et d'un père autrichien, disait qu'il utilisait le flamand et l'allemand pour s'adresser à ses chevaux et à ses soldats, le français pour parler aux femmes et le castillan pour parler à Dieu.

LE QUIÉTISME

Dans la seconde moitié du XVII^e siècle apparut dans les milieux catholiques un mouvement religieux auquel on donnera le nom de *quiétisme*. Inspiré par la longue tradition mystique, ce courant théologique poursuivait un double but : épurer l'amour des créatures envers Dieu en le dégageant de considérations égoïstes — telle que, pensait-on, la poursuite obsédée du salut personnel —, tout en facilitant auprès des croyants ordinaires l'illumination immédiate de l'âme en présence de Dieu, pratique qui semblait jusqu'ici exclusivement réservée aux âmes d'élite. En ce faisant, le quiétisme empruntait, sciemment ou pas, à l'anabaptisme, certains traits de sa doctrine. Mais sans verser dans les dérives socio-politiques de ce mouvement.

Quelques théologiens espagnols et italiens avaient, dès les années 1650, formulé les principes de cette croyance, mais il reviendra à Miguel de Molinos (1628 – 1697), prêtre espagnol résidant à Rome, de fixer, avec une plus grande clarté cette doctrine, dans son *Guide spirituel pour libérer l'âme et la conduire à l'acquisition de la contemplation parfaite et du riche trésor de la paix intérieure*, ouvrage publié en italien en 1675. L'ouvrage fut bientôt traduit en espagnol, en français, en anglais et en latin.

Molinos avait été le directeur spirituel d'importantes personnalités romaines, dont le cardinal Benedetto Odescalchi, qui occupera le trône pontifical de 1676 à 1689 sous le nom d'Innocent XI, période durant laquelle, renversant une blâmable politique largement pratiquée ou tolérée par ses prédécesseurs, le pape entreprit de lutter contre le népotisme, le luxe effréné et le gaspillage des fonds publics dans les États de l'Église, préférant redistribuer à des fins caritatives les sommes économisées.

Durant quelques années, aucun reproche ne fut formulé à l'encontre de Molinos et de son *Guide spirituel*. Puis, en 1681, le jésuite Paolo Segneri dans un livre intitulé *Concorde entre l'effort et le repos dans la prière*, attaqua la doctrine de Molinos sans mentionner son nom. L'affaire fut placée entre les mains de l'Inquisition romaine qui déclara que le *Guide spirituel* ne contenait pas d'erreurs et blâma le zèle intempestif de Segneri.

Mais ce qui paraissait n'être au départ qu'une querelle strictement théologique, limitée à l'Italie, prit bientôt une allure politique, où la France se sentit concernée. Car il existait un ancien contentieux opposant les rois de France à la papauté, dont les origines dataient du tout début du XIV^e siècle. Ce contentieux, mettant alors aux prises le roi Philippe le Bel et le pape Boniface VII, s'appuyait sur une doctrine,

appelée *gallicanisme*, qui entendait limiter la puissance pontificale aux questions strictement spirituelles, en interdisant aux papes d'intervenir dans les affaires internes de la France. Entre autres droits, cette limitation subordonnait l'autorité des papes aux décisions des conciles, et accordait aux rois de France la liberté de nommer à la tête des diocèses de leur pays les évêques de leur choix. L'un des droits découlant de cette liberté portait le nom de *régale*. On désignait ainsi le droit du roi de percevoir les revenus d'un évêché, dès que celui-ci devenait vacant par la mort de son titulaire ou par sa démission.

Au XVII^e siècle, les feux du gallicanisme étaient loin d'être apaisés. Nous l'apprendrons bientôt. Terrifié par les révélations que l'Affaire des poisons avait fait éclater sur le compte de sa favorite, Mme de Montespan, Louis XIV avait rompu avec elle et s'était progressivement assagi. Devenu veuf en 1683 par la mort de la reine Marie-Thérèse d'Autriche, il avait, peu de temps après, épousé en secret Mme de Maintenon, et s'était rangé, sous la houlette de Bossuet, dans les verts pâturages de la vertu. Pour donner un gage de ses bonnes dispositions, il avait entrepris de persécuter les jansénistes et de révoquer l'Édit de Nantes qui, depuis le règne d'Henri IV, accordait aux protestants de France une part de liberté religieuse.

Mais les voies de la réalité politique sont, comme celles de Dieu, insondables.

Si Bossuet était un défenseur résolu de l'orthodoxie dogmatique du catholicisme, il n'était pas du tout ce qu'on appellera plus tard un ultramontain, c'est-à-dire un partisan à tout prix du pouvoir absolu de Rome. Bien au contraire, il se montrera un partisan acharné du gallicanisme, tout comme, d'ailleurs, l'ensemble du haut clergé français de son époque. La perception de la régale devint une pomme de discorde entre Louis, tout roi très chrétien qu'il fût, et le pape Innocent, qui jugeait que les prétentions du gallicanisme étaient abusives et que la perception de la régale devait en droit revenir à l'Église plutôt qu'aux rois de France. En réaction contre la Déclaration de 1682 réaffirmant fermement les positions gallicanes, le pape refusa d'*investir* les évêques que le roi avait choisis, autrement dit de leur conférer l'onction épiscopale. De sorte qu'en 1688, trente-cinq évêchés français sur cent dix étaient dépourvus de titulaires. En même temps, le pape annulait les privilèges dont jouissait l'ambassade de France à Rome. En représailles, Louis XIV fit occuper par ses troupes le territoire d'Avignon qui, depuis le schisme d'Occident (XIV^e siècle), appartenait aux États pontificaux.

« Tout commence en mystique, disait Péguy, et tout finit en politique. » Nous avons ici un bel exemple de ce

qu'il entendait. Le père jésuite François La Chaise, confesseur du roi, eut vent des ambiguïtés, voire des erreurs doctrinales que le père Segneri et d'autres théologiens romains, principalement jésuites et dominicains, prétendaient avoir décelées dans le *Guide spirituel* de l'abbé Molinos. Afin d'assurer le triomphe de la thèse gallicane, il suggéra à son royal pénitent de mettre en boîte le pape Innocent — dont Molinos, rappelons-le, avait été le directeur spirituel —, en laissant entendre que le pape manifestait une complaisante indulgence envers un théologien de son entourage qui affirmait que les âmes pouvaient de manière immédiate entrer en contact avec Dieu sans passer par l'intermédiaire de l'Église et de Jésus, son fondateur. Ce qui, prétendaient certains commentateurs, rejoignait divers courants du protestantisme et s'écartait des voies éprouvées (et approuvées) par l'Église, quand il s'agit de guider les âmes sur les chemins assurés de la saine oraison.

L'ambassadeur de France, le cardinal d'Estrées, bien chapitré par Bossuet et *tutti quanti*, fut chargé d'aller faire sonner à Rome les cloches de la résistance gallicane contre l'hérésie rampante au siège de la Chrétienté. Les manœuvres antimolinistes venues de France connurent un franc succès : l'Inquisition découvrit dans le texte de Molinos des erreurs qu'elle n'avait pas au premier abord aperçues. Car, affirmait-

on, du haut du droit prétendu de la plus stricte orthodoxie : seul l'intermédiaire de Jésus permet d'accéder au Père, et seul l'intermédiaire de l'Église permet d'accéder à Jésus.

Inquiété par ces débats, Innocent XI se résigna à faire condamner Molinos en faisant paraître en 1687 une bulle intitulée *Cœlestis Pastor* (Le pasteur céleste), qui condamnait sans recours le quiétisme. C'était condamner en même temps la riche tradition mystique, dont Thérèse d'Avila et Jean de la Croix avaient été au siècle précédent les plus illustres représentants. Molinos fut conduit à la basilique Santa Maria sopra Minerva et contraint d'abjurer les « erreurs » dont on affirmait qu'il s'était rendu coupable par ses écrits. Molinos accepta de reconnaître qu'il s'était trompé et fut gardé prisonnier dans un couvent jusqu'à sa mort survenue en 1696. Douze ans avant cette condamnation, son *Guide spirituel* avait reçu l'*imprimatur* — l'autorisation d'imprimer accordée par les autorités ecclésiastiques —, et avait été louangé par ceux-là mêmes qui venaient de le condamner. « Selon que vous serez puissant ou misérable, écrivait La Fontaine, les jugements de cour vous rendront blanc ou noir. » On a peine de nos jours à se rendre parfaitement compte de tous les enjeux secrets et de toutes les manigances qui entourèrent le procès instruit contre Molinos, car une grande partie des

pièces de l'instruction fut détruite lors des guerres napoléoniennes.

Mais la lutte contre le quiétisme n'était pas en France apaisée et les dernières salves contre le mysticisme n'avaient pas encore été toutes tirées. Bossuet, « Évêque de Meaux, Conseiller du Roi en ses Conseils, ci-devant Précepteur de Monseigneur le Dauphin », écrivit une *Instruction sur les états d'oraison où sont exposées les erreurs des faux mystiques de nos jours* (1697). Ce traité était rédigé afin de faire taire son collègue Fénelon, archevêque de Cambrai et Mme Guyon, principale propagandiste du quiétisme et du mysticisme à la française.

Les jugements qui furent portés sur François de Salignac de La Mothe Fénelon (1651 – 1715) au cours de l'histoire de la littérature et de la pensée religieuse françaises, sont marqués par le sceau de la polémique et de la contradiction. Comme Jean-Jacques Rousseau, dont par certains traits il partage la sensibilité et la courageuse audace, il suscitera après lui et autour de lui des appréciations contrastées, qui vont de la plus intense admiration au mépris et à l'indifférence explicitement affichés. Sans qu'il ait écrit quelque recueil de vers, tout comme Jean-Jacques, par l'élégance de sa prose et par les effusions de l'âme, il prépare la voie au lyrisme romantique dans un siècle, où on a beaucoup rimé, mais où, à l'exception d'André

Chénier, on n'a pas su produire une poésie qui enchante autant l'oreille que le cœur.

Dans son *Éloge de Fénelon* (1753), ce mécréant de d'Alembert, contributeur émérite des articles consacrés aux mathématiques dans l'*Encyclopédie* écrivait à bon droit :

Le charme le plus touchant des ouvrages de Fénelon est ce sentiment de quiétude et de paix qu'il fait goûter à son lecteur ; c'est un ami qui s'approche de vous, et dont l'âme se répand dans la vôtre ; il suspend au moins pour un moment vos douleurs et vos peines ; on pardonne à l'humanité tant d'hommes qui la font haïr, en faveur de Fénelon qui la fait aimer.

À l'opposé de d'Alembert, Mme du Deffand³, dont le salon fut fréquenté par tout ce qui, à son époque, brillait dans la société française, écrivait le 23 octobre 1771 à la duchesse de Choiseul :

Je rabâche les anciens livres ; je me viens d'imposer la contrainte de relire *Télémaque*. Il est ennuyeux à la mort. [...] Son style est long, lâche ; il vise à une certaine onction qui n'a point de chaleur. Toujours des préceptes, des descriptions, point de sentiments, point de mouvement, point de passion.

En vérité, les *Aventures de Télémaque* (1699) sont un roman pédagogique, destiné à la formation de Louis, duc de Bourgogne, qui était appelé à occuper un jour le

³ Chapitrée par ses amis, philosophes des Lumières, elle disait ne pas croire aux fantômes, mais elle avouait à voix basse que, dans le noir, elle continuait à les craindre.

trône de France ; Fénelon était son précepteur. S'il n'était pas mort si jeune — âgé d'à peine trente ans —, et si son grand-père, Louis XIV, ne s'était pas si longuement appesanti à la tête de l'État, le fils aîné du Grand Dauphin aurait, reflet de son maître, offert à la France un roi bon et vertueux, désireux de travailler assidûment au bonheur de son peuple. Certes, on rencontre de lassantes longueurs dans le *Télémaque*, qui, comme l'éternité, apparaît interminable, surtout vers la fin ! Mais l'intérêt de l'ouvrage réside avant tout dans la critique sociale qui y est développée. Sous les dehors de la fable, Fénelon y blâme le luxe effréné, les injustices, l'appétit guerrier du Roi-Soleil et les politiques de répression qu'il exerçait à l'encontre de ses sujets dissidents. Comme l'avait fait Thomas More avec *Utopia*, Fénelon y conçoit une société modèle qu'il propose à son élève en l'opposant à la société détestable qu'il a sous les yeux. Dans le VII^e livre des *Aventures de Télémaque*, Fénelon écrivait :

Quand on leur parle des peuples qui ont l'art de faire des bâtiments superbes, des meubles d'or et d'argent, des étoffes ornées de broderies et de pierres précieuses, des parfums exquis, des mets délicieux, des instruments dont l'harmonie charme, ils répondent en ces termes : « Ces peuples sont bien malheureux d'avoir employé tant de travail et d'industrie à se corrompre eux-mêmes ! Ce superflu amollit, enivre, tourmente ceux qui le possèdent : il tente ceux qui en sont privés de vouloir l'acquérir par l'injustice et par la violence. Peut-on nommer bien

un superflu qui ne sert qu'à rendre les hommes mauvais ? Les hommes de ces pays sont-ils plus sains et plus robustes que nous ? Vivent-ils plus longtemps ? Sont-ils plus unis entre eux ? Mènent-ils une vie plus libre, plus tranquille, plus gaie ? Au contraire, ils doivent être jaloux les uns des autres, rongés par une lâche et noire envie, toujours agités par l'ambition, par la crainte, par l'avarice, incapables des plaisirs purs et simples, puisqu'ils sont esclaves de tant de fausses nécessités dont ils font dépendre tout leur bonheur.

On croirait entendre la voix de Jean-Jacques Rousseau, quand il écrivit son *Discours sur les sciences et les arts* et son *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*. Pourtant, Jean-Jacques n'était pas encore né quand ces lignes furent rédigées. Faux cul comme pas un, Bossuet écrira, commentant le *Télémaque*, qu'il était indigne d'un prélat d'écrire un livre où il s'adonnait ainsi au « romanesque païen » !

Cet ouvrage n'a pas perdu tout intérêt pour les esprits d'aujourd'hui. J'en veux pour preuve le fait qu'en 2010 le septième livre des *Aventures de Télémaque* était proposé aux candidats des filières S (*sciences*) et ES (*sciences économiques et sociales*) comme sujet de dissertation aux épreuves du baccalauréat.

Dans cette veine critique et sur un ton encore plus déterminé, à l'époque où il écrivait *Les Aventures de*

Télémaque, Fénelon rédigeait sa Lettre à Louis XIV (Remontrances à ce prince sur certains points de son administration).

La vérité est libre et forte. Vous n'êtes guère accoutumé à l'entendre. Les gens accoutumés à être flattés prennent aisément pour chagrin, pour âpreté et pour excès, ce qui n'est que la vérité pure. [...] Depuis environ trente ans, vos principaux ministres ont ébranlé et renversé toutes les anciennes maximes de l'État, pour faire monter jusqu'au comble votre autorité qui était devenue la leur parce qu'elle était dans leurs mains. On n'a plus parlé de l'État ni des règles ; on n'a parlé que du Roi et de son bon plaisir. On a poussé vos revenus et vos dépenses à l'infini. On vous a élevé jusqu'au ciel, pour avoir effacé, disait-on, la grandeur de tous vos prédécesseurs ensemble, c'est-à-dire pour avoir appauvri la France entière, afin d'introduire à la cour un luxe monstrueux et incurable. [...] Le peuple même (il faut tout dire), qui vous a tant aimé, qui a eu tant de confiance en vous, commence à perdre l'amitié, la confiance, et même le respect. [...] Vous êtes scrupuleux sur des bagatelles, et endurci sur des maux terribles. Vous n'aimez que votre gloire et votre commodité. Vous rapportez tout à vous, comme si vous étiez le Dieu de la terre, et que tout le reste n'eût été créé que pour vous être sacrifié.

Quand on se rappelle que des esprits aussi libres que Molière et La Fontaine se crurent obligés, sans jamais déroger à l'exécution de ces pensums, d'agiter lourdement sous le nez du roi et de ses favorites l'encensoir des courbettes, des dédicaces et des belles paroles, on peut mesurer l'audace et le courage d'un tel écrit. On n'avait jamais entendu en France retentir de

telles paroles. Le style de cette lettre est d'une brillante élégance, mais il ne tombe jamais dans les inutiles fadeurs de ce qu'on appelle de nos jours la « langue de bois ». Les siècles ont passé, on a changé les décors et, pourtant, ces paroles s'appliquent avec une parfaite pertinence à la gouvernance hypocrite et délinquante que nous infligent nos politiciens.

On ne sait trop si cette lettre fut lue par le roi. Il est certain que Fénelon ne fut pas embastillé — c'était un trop haut personnage pour qu'on ose lui faire subir une telle peine —, mais on sait qu'il fut écarté de la cour et relégué pour le reste de ses jours à Cambrai, autrement dit aux frontières nouvellement redessinées du royaume. Ce qui ne l'empêchera pas d'écrire et de répandre ses idées. Il fallut attendre plusieurs décennies avant que le bon d'Alembert n'exhumât ce document d'on ne sait trop quelles archives. Mais, bien avant cela, les penseurs des Lumières avaient su découvrir en ce prélat sage et prudent l'un de leurs courageux prédécesseurs.

Avant de nous pencher sur la lutte que Fénelon entreprit en faveur du quiétisme de Mme Guyon, mentionnons en passant qu'en 1681, il écrivait un *Traité de l'éducation des filles*. Avec ses *Précieuses ridicules* et ses *Femmes savantes*, Molière, par les échanges entrecroisés qu'il mettait dans la bouche de ses personnages, semblait s'être fait le porte-parole des

préjugés qu'entretenait la société française de son époque à l'égard de cette importante question. L'exégèse de ces comédies a donné lieu à des interprétations contradictoires, qui nous entraîneraient dans des pistes que nous ne souhaitons pas explorer ici. Mais la pensée de Fénelon ne s'encombre pas ces ambiguïtés qu'exige la fine dialectique opposant les personnages d'une pièce de théâtre. Son traité invoque l'absolue nécessité pour les jeunes filles de recevoir une éducation éclairée, qui les rende capables de remplir adéquatement leur futur rôle d'épouses et de mères. Comme premières éducatrices tant de leurs filles que de leurs garçons, elles se doivent d'être bien préparées à exercer ces rôles essentiels.

Certes, les contraintes sociales de l'époque ne permettaient pas aux femmes de rêver d'exercer des carrières professionnelles, ou politiques ou militaires, mais nombre d'entre elles jouaient brillamment dans l'ombre les éminences grises. Mme du Châtelet, la bonne amie de Voltaire, traduisit en français les *Principes mathématiques de la philosophie naturelle* de Newton et soufflera à l'auteur de *Candide* ce qu'il devait écrire, quand il rédigera ses *Éléments de la philosophie de Newton*. La marquise du Châtelet était une femme exceptionnelle, dont les connaissances scientifiques provenaient de sa vive intelligence et de son inlassable curiosité d'autodidacte.

Quand on compare les pas de géants que les femmes ont, dans les pays occidentaux, accomplis au cours des dernières décennies avec la timide tentative de Fénelon en vue de favoriser l'instruction des femmes, on ne peut s'empêcher de proférer le slogan états-unien — dont on me pardonnera, je l'espère, la familiarité : *You've come a long way, baby* (T'as fait un sacré bout de chemin, ma mignonne).

Avant de mettre un terme à nos réflexions sur Fénelon et le quiétisme, parlons des liens qui l'unirent à Mme Guyon. Jeanne-Marie Bouvier de La Motte (1648 – 1717) devint à seize ans l'épouse de Jacques Guyon du Chesnoy, qui était son aîné de plus de 22 ans. Après avoir mis au monde cinq enfants, dont trois atteindront l'âge adulte, elle devint veuve à l'âge de 28 ans. Elle héritait d'une abondante fortune qu'elle désira consacrer à la diffusion de la spiritualité mystique que, dès sa plus tendre jeunesse, ses directeurs spirituels lui avaient fait découvrir. Ce qui provoquera les vexations de membres de sa belle-famille désireux de s'emparer d'une part importante des biens que lui avait légués son défunt mari.

Bien qu'ils n'aient pas atteint la notoriété de Thérèse d'Avila et de Jean de la Croix, les auteurs français qui, au cours de la première partie du XVII^e siècle, se préoccupèrent de théologie et de spiritualité mystiques,

ne manquèrent pas de se signaler par le nombre, l'intérêt et la diversité de leurs écrits. Qu'il suffise de mentionner parmi les plus célèbres d'entre eux les noms de François de Sales, de Jeanne de Chantal, l'aïeule de Mme de Sévigné, du cardinal Pierre de Bérulle, de Monsieur Olier, de Marie de l'Incarnation. Car, parmi les personnes qui participèrent à la fondation de Montréal et à l'élargissement de la Nouvelle-France, nombreux furent ceux et celles qui contribuèrent à l'illustration et à la diffusion de ce courant spirituel. En dépit des tensions que provoquent parfois — que provoquent souvent —, les débats d'idées, surtout en matières religieuses, aucun ne fut la victime de cabales et de persécutions venimeuses, comme le fut Mme Guyon, qui était pourtant l'héritière toute légitime de la pensée de ces maîtres.

En 1681, après avoir recueilli les conseils de ses directeurs spirituels — Dom Claude Martin, le fils de Marie de l'Incarnation, était de ce nombre —, Mme Guyon part sur les traces de François de Sales et de Jeanne de Chantal. Ce qui l'amène à visiter la Savoie, puis l'Italie, où elle découvre l'œuvre de Miguel de Molinos. C'est alors qu'elle prend connaissance de la doctrine du pur amour et du détachement absolu dans la pratique de la piété. Elle écrira :

Mon oraison fut, dès le moment dont j'ai parlé, vide de toutes formes, espèces et images. Rien ne se passait de mon oraison

dans la tête, mais c'était une oraison de jouissance et de possession dans la volonté, où le goût de Dieu était si grand, si pur et si simple, qu'il attirait et absorbait les deux autres puissances de l'âme dans un profond recueillement sans actes ni discours. [...] C'était une oraison de foi qui excluait toute distinction, car je n'avais aucune vue de Jésus-Christ ni des attributs divins ; tout était absorbé dans une foi savoureuse où toutes distinctions se perdaient.

Revenue de ses voyages, elle se fixe pour un temps à Grenoble et rédige trois écrits qui résument l'essentiel de sa pensée : *Les Torrents spirituels* (1682), puis ses *Commentaires mystiques sur la Bible* (1684), et *Moyen court et très facile pour faire oraison* (1685), où elle rectifie certaines formules maladroites qui s'étaient glissées dans ses *Torrents spirituels*. Comme l'écrit Jean-Robert Armogathe dans le livre qu'il a consacré au quiétisme, ces ouvrages « abondent en trouvailles admirables » et « témoignent d'une exigence spirituelle élevée et d'une fréquentation admirable de la tradition mystique. »

À bon droit, dans ses *Torrents*, Mme Guyon fait remonter cette tradition aux origines mêmes du christianisme. Paul fonde les bases théologiques de l'oraison de quiétude, quand il écrit : « L'Esprit vient au secours de notre faiblesse ; car nous ne savons pas ce qu'il faut demander pour prier comme il faut ; mais l'Esprit lui-même intercède pour nous en des gémissements ineffables. » (*Épître aux Romains*, 8, 26)

Revenue à Paris en juillet 1686, elle renoue avec ses amis de la haute noblesse, les ducs et duchesses de Chevreuse et de Beauvillier, répandant autour d'elle la doctrine spirituelle qu'elle a développée dans ses écrits. C'est l'époque où les intrigues de la cour de France ont amené à Rome la condamnation du *Guide spirituel* de Molinos. Louis XIV ne saurait tolérer autour de lui l'endoctrinement quiétiste de Mme Guyon, qui pêche, selon certains, dans des eaux qui rappellent le molinisme. Le directeur spirituel de Mme Guyon, le père La Combe, sera incarcéré dans les prisons d'État jusqu'à sa mort survenue en 1715, sans que l'on sache avec précision ce qui lui était reproché. Pour un temps, on hésitera à faire subir à Mme Guyon un pareil traitement. Finalement, de faux témoins et des lettres falsifiées fourniront un prétexte pour la faire interner chez les Visitandines de Paris. On essaie de la mettre dans l'embarras en la faisant interroger sur de subtiles questions théologiques par des juges ecclésiastiques complaisants aux autorités. Les religieuses, chez qui elle était retenue, lui rendront ce témoignage :

C'est une personne dont nous avons reçu tant d'édification que nous ne l'oublierons jamais, et dont la vertu nous a souvent fait rentrer en nous-mêmes.

Mais, en dépit des pressions qui tentaient de la maintenir prisonnière, Mme Guyon put, grâce aux

interventions de ses hauts protecteurs, quitter le couvent des Visitandines en septembre 1688. Elle se réfugie au château de Beynes, où se réunit une petite communauté de laïcs soucieux de perfection religieuse. C'est là qu'elle rencontrera l'abbé Fénelon. Paradoxalement, c'est elle qui l'initiera au quiétisme. On aurait pu spontanément croire que l'influence de l'un sur l'autre se serait initialement manifestée dans la direction inverse. Mais, en revanche, Fénelon lui prêtera le concours de son érudition, afin de l'aider à étayer sa pensée sur la longue tradition mystique de l'Église.

En 1694, Harlay de Champvallon, archevêque de Paris, après des manœuvres qu'il serait trop long de présenter ici, parvient à faire condamner le *Moyen Court* de Mme Guyon. Elle se réfugie à Meaux, dont Bossuet occupait le siège épiscopal, croyant trouver en lui un guide bienveillant, et peut-être un défenseur. Sans égard pour cette confiance qu'elle lui témoignait, Bossuet la fit détenir au couvent des Visitandines de janvier à juillet 1695. C'est l'époque des entretiens d'Issy qui réunissent Bossuet, Louis Antoine de Noailles, qui succédera à Harlay à l'archevêché de Paris et Monsieur Tronson, le supérieur général des Sulpiciens. Ces entretiens avaient pour but de clarifier la pensée de l'Église sur certains aspects de la vie mystique. La doctrine du pur amour, telle que la

concevait Mme Guyon, consistait en un abandon passif entre les mains de Dieu, aimé pour lui-même, sans espérance de trouver dans cette attitude quelque profit ou quelque avantage personnels. On lui reprochera d'avoir dit de Dieu : « Même s'il me damnait, je l'aimerais encore. »

Cette expression excessive sera évidemment jugée contraire au devoir fait à chaque chrétien de travailler ardemment à la poursuite de son salut. Il faut certes y voir une formulation maladroite, proférée dans un moment d'intense exaltation ; on la retrouve sous la plume de certains mystiques. Cette déclaration ne méritait pas le sort injuste et cruel auquel Mme Guyon sera soumise dans les années qui viendront. Bossuet, habitué au juridisme froid et abstrait qui émanait d'un pouvoir excessif dont il était l'un des plus importants rouages, était mal préparé à comprendre les ardeurs du mysticisme. Quiconque n'aime pas ou n'a jamais aimé aura peine à comprendre les écarts de l'amour. Les entretiens d'Issy se soldèrent par l'énoncé de trente-quatre propositions qui revenaient en pratique à condamner le quiétisme de Mme Guyon et à blâmer l'appui que Fénelon lui avait apporté. L'un et l'autre se soumirent aux décisions des entretiens d'Issy. Mais le quiétisme continua à se propager parmi les membres de la haute noblesse que Mme Guyon avait dirigés. Des traductions apparurent chez les protestants de langue

anglaise. Durant les siècles qui suivirent cette influence se répandit en Grande-Bretagne tout comme aux États-Unis d'Amérique, bien après le décès des protagonistes qui avaient participé à sa naissance et à son essor.

En 1699, après deux ans de discussions et 132 sessions, Rome tire d'un long traité (six tomes !) de Fénelon, intitulé *Explication des Maximes des Saints*, un ensemble de vingt-trois propositions qui, par « les mots employés et par l'enchaînement des pensées » sont jugées « téméraires, scandaleuses, malsonnantes, offensantes pour des oreilles pieuses, pernicieuses en pratique et fausses dans les faits. » Bref, à la grande joie, de Bossuet et de Louis XIV, les *Maximes des Saints* étaient condamnées par le pape Innocent XII qui, après un bref intervalle occupé par Alexandre VIII, avait succédé à son homonyme, onzième du nom. On ne peut s'empêcher d'être indigné par la mauvaise foi de pareils procédés et par de pareils jugements porteurs d'une si grande injustice. Fénelon se pliera néanmoins à la décision de Rome, ajoutant qu'il était prêt à suivre les suggestions du Saint Siège pour mettre fin à ce conflit. Lassé sans doute par cette vaine querelle, le Saint-Siège se contentera de cette déclaration sans demander plus.

Mais le sort de Mme Guyon était loin d'être réglé : elle n'était pas un personnage d'aussi haute volée que Fénelon. On avait extrait un instant le père La Combe,

l'ancien directeur spirituel de Jeanne, des geôles infectes où on l'avait laissé croupir durant des années. Il y avait perdu la raison. Il fut facile de lui arracher un faux témoignage qui laissait planer des doutes sur la vertu de son ex-dirigée. Tous ceux et celles qui avaient fréquenté Mme Guyon furent indignés par une telle calomnie. Mais il était clair qu'en haut lieu on voulait sa peau.

Elle avait accepté en 1695 de signer les articles des entretiens d'Issy, mais, en revanche, elle refusa catégoriquement qu'on la dît hérétique. Au cours de son séjour à Meaux, elle avait obtenu de Bossuet une lettre qui reconnaissait son orthodoxie. Par la suite, l'« Aigle de Meaux », comme certains l'appellent, tenta de reprendre cette lettre, puis, ne le pouvant pas, prétendit qu'elle était fausse. Comme l'écrivait Gide à Claudel : « La foi tout court ne dispense pas de la bonne. » Sortie du couvent des Visitandines de Meaux, où elle avait été retenue jusqu'en septembre, elle dut se cacher pour échapper aux poursuites policières. Reprise en décembre, elle fut enfermée à la prison de Vincennes. Noailles, devenu archevêque de Paris peu de temps après, la fit libérer quand elle eut signé un acte de soumission peu incriminant qui avait été rédigé par Fénelon et Monsieur Tronson. Elle fut alors envoyée dans un couvent de Vaugirard. Elle y demeurera peu de temps. Apprenant, en 1698, que La

Combe avait été transféré à la prison de Vincennes, Jeanne, désireuse de rétablir sa réputation ternie par les calomnies qu'on lui avait arrachées, demanda d'être confrontée à son ancien directeur. Plutôt que d'accéder à cette légitime demande, on la conduisit à la Bastille, où elle fut gardée au secret de 1699 à 1703, privée même de l'assistance de ses deux servantes à qui on avait permis précédemment de l'accompagner. Le secret fut si rigoureux qu'on ne connaît même pas de manière précise les conditions, ni même les motifs, de cette incarcération.

Mme Guyon fut l'une des victimes de ces innombrables lettres de cachet qui furent, en France aux XVII^e et XVIII^e siècles, le symbole abhorré de l'arbitraire royal. Cet instrument judiciaire inique permettait au roi d'ordonner la détention arbitraire d'une personne pour une durée indéterminée, sans que les motifs de son arrestation fussent dévoilés, et sans qu'il lui fût permis de subir un procès équitable.

En dépit de ses efforts, Louis de Pontchartrain, le secrétaire d'État de la Maison du Roi, avait été incapable, après l'avoir longuement interrogée, de trouver un motif raisonnable pour la charger d'un quelconque délit. Il tenta à la fin de la faire libérer, mais Bossuet, obstinément, incita le roi à poursuivre son incarcération. En 1703, son état s'était si gravement détérioré que l'on crut sa mort imminente. Elle sortit de

la Bastille sur une civière et fut autorisée à se retirer à Blois. En dépit d'une santé constamment chancelante, elle y vécut jusqu'en 1717, poursuivant par la parole et par ses écrits la tâche qu'elle avait naguère entreprise. Elle laissait en mourant une œuvre dont la publication s'étendra sur près d'une quarantaine de volumes. Dans ses *Mémoires*, le duc de Saint-Simon écrira à la suite de son décès :

Une autre personne, bien plus illustre par les éclats qu'elle avait faits, quoique d'étoffe bien différente, ne fit pas le bruit qu'elle aurait fait plus tôt. Ce fut la fameuse Mme Guyon. Elle avait été longtemps exilée en Anjou depuis le fracas et la fin de toutes les affaires du quiétisme. Elle y avait vécu sagement et obscurément sans plus faire parler d'elle. Depuis huit ou dix ans elle avait obtenu d'aller demeurer à Blois, où elle s'était conduite de même, et où elle mourut sans aucune singularité, comme elle n'en montrait plus depuis ses derniers exils, fort dévote toujours et fort retirée, et approchant souvent des sacrements. Elle avait survécu à ses plus illustres protecteurs et à ses plus intimes amis.

Bien que les débats théologiques qui opposèrent Bossuet et Fénelon nous apparaissent fort lointains, les questions dont ils disputèrent n'ont jamais cessé, sous des formes renouvelées de susciter l'intérêt des penseurs et des écrivains. Certes, l'apaisement de ces querelles provoqua en France ce que Louis Cognet, historien du catholicisme français à l'époque classique,

appellera le « crépuscule des mystiques ». Après que Fénelon et Mme Guyon eurent été éloignés de la cour, on aurait pu conclure que les poules couveuses et les gardes-chiourme de l'orthodoxie avaient triomphé des canards sauvages et les avaient fait taire. Le rouleau compresseur du dogmatisme intolérant semblait avoir gagné la partie. Mais ce fut pour peu de temps, car le tourbillon de l'histoire de la pensée poursuivait son cours. Bientôt, après la mort du roi, au détour du chemin, s'allumerait le festival des Lumières, qui se montreront en matière religieuse autrement plus virulents que les jansénistes et les quiétistes. Comme l'écrivira Paul Hazard dans un admirable ouvrage intitulé *La Crise de la conscience européenne (1680 – 1715)*, alors que s'amorce en un vertigineux virage le rationalisme des Lumières, il nous faut constater que continueront à se manifester les « aspirations et [les] frémissements de grandes âmes inquiètes que la raison ne contentait point et qui cherchaient un Dieu d'amour. » Des courants religieux, surtout protestants, continuèrent, à l'abri des ukases de Rome, de répandre la piété et la doctrine quiétistes.

Des philosophes comme Leibniz, Kant ou Schopenhauer s'y intéresseront. On invoquera le *Phèdre* de Platon comme une répétition en costumes des débats quiétistes, les uns, il est vrai, traitant de l'amour humain, les autres de l'amour de Dieu. Bien

que ce dialogue platonicien se situe dans un cadre préchrétien, on peut y voir une amorce du dilemme qui forme le nœud de cette querelle théologique. La première partie de ce dialogue — la plus intéressante et la plus importante pour notre propos —, porte sur une discussion qui met en scène Socrate et Phèdre. Celui-ci commente la rencontre qu'il vient d'avoir avec le sophiste Lysias. Cette discussion porte sur la nature de l'amour. Selon Lysias, qui manie habilement le paradoxe comme tout bon sophiste, dans une relation amoureuse il vaut mieux choisir pour amant quelqu'un qui ne vous aime pas ou qui vous aime peu plutôt que quelqu'un qui vous aime passionnément. Car, quand il aura rompu avec l'être qui l'aimait, l'amant passionné éprouvera à son égard une aversion égale à la ferveur de la passion qui l'animait. En revanche, l'amant moins passionné s'éloignera sereinement, et conservera envers celui qui l'aimait une chaleureuse estime et une constante amitié.

En un premier temps, Socrate semble donner raison à Lysias, puis il se reprend : non, il ne faut pas donner tort à l'amant passionné, mais au contraire le louer, car le délire qui le possède est d'origine divine, tout comme le délire qui possède les sibylles et les poètes. Parodiant le titre d'une œuvre d'Érasme, on pourrait intituler cette partie du dialogue platonicien *Éloge de la folie amoureuse*. Car l'amour, renchérit Socrate, serait

une déraison inspirée par les dieux. Éros, le petit dieu Amour de la mythologie grecque, qui, avec ses flèches, transperce le cœur des amants, n'est-il pas le frère du chérubin dirigeant sa lance d'or à la pointe de feu vers une Thérèse d'Avila pâmée dans les transports d'une extase amoureuse ? L'essence du mysticisme, celui de tous les temps et de toutes les cultures, ne réside-t-elle pas dans une telle analogie ? Bossuet, qui avait sans doute, au cours de ses années de formation, lu le *Phèdre* de Platon, semble n'avoir pas compris cela.

Au XX^e siècle, des spécialistes des sciences de l'homme et des sciences religieuses, des philosophes, moralistes, historiens, psychologues, ethnologues, romanciers, essayistes se sont longuement penchés sur les concepts du pur amour et du mysticisme. Certains ont pensé : comme l'affirmait la doctrine quiétiste, le plus haut degré de l'amour ne revient-il pas, par un détachement suprême, à ne rien attendre, à ne rien espérer de l'être aimé ? On a voulu rapprocher le mystique du primitif, de l'enfant ou du fou. On s'est demandé : le mysticisme représente-t-il une régression pathologique de la psyché humaine ou une échappée de cette psyché vers des états bénéfiques supérieurs dont jouiraient des êtres exceptionnels ? La question n'est pas réglée, elle continue et continuera longuement à alimenter les débats.

Par un étrange paradoxe, l'anabaptisme, dont la naissance fut assombrie par les soubresauts violents qui déchirèrent l'Allemagne du XVI^e siècle, se résoudra en groupes religieux qui ne sont en rien répréhensibles, et qui se répandront tant en Europe qu'en Amérique à la faveur de la tolérance de dirigeants ouverts à la diversité religieuse chez leurs sujets : baptistes, évangélistes, pentecôtistes, adventistes, mennonites, amish, huttérites, etc. En particulier, ces trois derniers groupes se caractérisent par une pratique exemplaire de la non-violence.

RETOMBÉES DANS LES DOMAINES DE L'ART ET DE LA LITTÉRATURE

L'anabaptisme et les diverses manifestations du mysticisme inspireront jusqu'à nos jours la musique, la littérature et les beaux-arts.

En particulier, d'aussi dramatiques événements que la guerre des Paysans et la rébellion de Münster ne pouvaient pas manquer de susciter l'intérêt des historiens, des penseurs, des compositeurs et des écrivains.

Giacomo Meyerbeer (1791 – 1864) naquit en Allemagne dans une famille juive fort à l'aise. Il fit en Italie des études musicales qui l'amènèrent à changer son nom, Jacob Liebmann Beer, en celui que nous connaissons. Il écrivit dix-sept opéras dont certains, comme *Robert le Diable*, *Les Huguenots* et *L'Africaine*, le dernier de ses opéras, connurent un très grand succès. Une part importante de l'œuvre opératique de Meyerbeer fut créée à Paris sur des livrets écrits en français. Il en est ainsi par exemple d'un opéra intitulé *Le Prophète* composé sur un texte du dramaturge Eugène Scribe. Sa première fut présentée à Paris en avril 1849.

Le Prophète met en scène la rébellion de Münster, mais en prenant de grandes libertés avec la réalité historique. À l'origine, le personnage de Jean de Leyde n'est ni l'insatiable polygame ni le délirant fanatique que l'on connaît, mais un héros romantique amoureux de la seule Berthe, que convoite le méchant comte Oberthal, prototype des vilains aristos qui opprimaient le peuple.

Le premier acte se déroule devant le château d'Oberthal. Berthe explique à Fidès, la mère de Jean, qu'elle ne peut épouser Jean sans avoir obtenu la permission du comte. Les anabaptistes entrent en scène et entonnent un chœur qui invite

les paysans à se rebeller. La jeune femme avoue au comte son désir d'épouser Jean. En colère, Oberthal la fait arrêter en même temps que Fidès.

Au deuxième acte, un groupe d'anabaptistes se présente devant Jean afin de le convaincre de devenir leur chef. Fuyant Oberthal qui la convoite, Berthe s'est réfugiée auprès de l'homme qu'elle aime. Mais le comte menace de faire périr Fidès, si Jean refuse de lui remettre Berthe. Devant cette menace, désespéré, Jean remet au comte sa bien-aimée, puis accepte de diriger les insurgés anabaptistes.

Le troisième acte, se passe dans le camp des rebelles au bord d'un lac gelé, et débute par une scène dans laquelle Meyerbeer a introduit un pittoresque hors-d'œuvre : des patineurs anabaptistes évoluent sur le lac qui longe leur camp. L'invention des patins à roulettes était alors toute récente et faisait les délices de la population parisienne. C'est sur ces patins qu'une troupe de danseurs simulèrent des patineurs glissant sur la glace. Ce fut un franc succès.

Mais l'action et le drame ne tardent pas à suivre leur cours. Les insurgés conçoivent le projet de s'emparer de Münster et d'en faire le centre de leur culte. Oberthal, qui circule incognito dans le camp, apprend les intentions des rebelles. Démasqué, il

est fait prisonnier et amené en présence de Jean à qui il révèle qu'il a vu Berthe dans Münster. Pour le remercier de cette information, Jean lui laisse la vie sauve. Devenu chef des anabaptistes, se croyant prophète, Jean incite ses troupes à prendre possession de la ville, prétendant qu'une révélation lui a prédit la victoire.

Le quatrième acte se déroule à l'intérieur même de Münster, où les anabaptistes, dirigés par Jean, font régner la terreur. Ni Fidès ni Berthe, qui sont dans la ville, ne savent que le tyran est leur propre fils et leur bien-aimé. En fait, Berthe retrouve Fidès et lui apprend une fausse nouvelle : Jean vient de mourir, alors qu'il mendiait dans la rue. Berthe décide de mettre fin aux jours de l'abominable prophète, dont elle ignore toujours qu'il est l'homme dont elle est demeurée amoureuse. Fidès consent volontiers à seconder son projet. Une marche solennelle accompagne l'entrée du prophète sacré roi. Dans une scène pathétique, Fidès retrouve son fils dans ce tyran qui feint de ne pas la connaître.

Le dernier acte se déroule à Münster dans le palais du roi-prophète. Un trio d'anabaptistes complotent afin de le livrer à l'armée impériale en échange d'un laissez-passer qui leur assurerait la vie sauve. Fidès exhorte son fils à confesser ses

péchés et à se repentir. Berthe apparaît avec l'intention d'incendier le palais. Quand elle reconnaît Jean, elle abandonne son projet et se suicide, désespérée. Mais, alors que les fêtes du couronnement se poursuivent, Jean déclenche une explosion qui provoque l'écroulement du palais, écrasant tous les protagonistes. Tout est mal qui finit mal.

L'action dramatique ne manque pas, le sujet s'y prêtait et le talent de Scribe pour mener une intrigue dramatique y fut pour quelque chose. Le succès qui marquait en son temps la carrière de Meyerbeer, et en particulier la création du *Prophète*, s'est beaucoup estompé depuis lors. Pourtant on y trouve de beaux airs. La cavatine de Berthe et de Fidès (« Dernier espoir ») n'est pas dépourvue de grandeur, et ne déparerait pas le répertoire d'une soprano et d'une mezzo qui entreprendraient une tournée conjointe de récitals. On écoute encore avec intérêt les psaumes chantés par le trio et le chœur des anabaptistes et des paysans révoltés, ainsi que la marche triomphale qui accompagne la cérémonie du sacre.

Les noms des chanteurs et cantatrices qui créèrent en 1849 cette œuvre à la Salle Le Pelletier de Paris sont de nos jours à peu près oubliés. À une exception près : il s'agit de la mezzo-soprano

Pauline Viardot qui interprétait le rôle de Fidès, la mère de Jean. Ses dons dramatiques, la chaleur de sa voix et le pathétique du personnage qu'elle incarnait émurent aux larmes les amateurs d'opéras. Elle était l'épouse de Louis Viardot qui fut son imprésario. Il laissa un nom qui lui soit propre comme traducteur en français du *Don Quichotte* de Cervantès, ainsi que de Gogol et de Pouchkine, qu'il traduisit du russe avec l'assistance d'Ivan Tourgueniev, dont Pauline fut pendant longtemps la bonne amie.

Les airs de cet opéra inspirèrent plusieurs arrangements et variations, le plus célèbre étant sans doute la monumentale transcription pour orgue de Franz Liszt : *Fantaisie et Fugue sur le chœur « Ad nos, ad salutarem undam »* (Allons vers cette eau salvatrice), extrait du premier acte du *Prophète*. L'eau salvatrice fait allusion aux eaux du baptême administré à l'âge adulte, conformément aux croyances des anabaptistes.

En 1937, le compositeur britannique Constant Lambert créait un ballet intitulé *Les Patineurs* sur la musique que Meyerbeer avait écrite pour le début du troisième acte du *Prophète*.

On a rapproché la rencontre de Fidès et de son fils de la scène où apparaissent dans *Il trovatore* de Verdi la gitane Azucena et Manrico, son fils

supposé. Enfin, la violente finale du *Prophète* évoque la catastrophe par laquelle se termine *Le Crépuscule des dieux* de Wagner.

Meyerbeer vivait dans une grande aisance acquise tant par les biens qu'il avait reçus de sa famille que par les recettes rapportées par ses opéras à succès. Cette aisance suscitait l'envie du jeune Richard Wagner qui peinait à se faire un nom avant qu'il ne soit largement subventionné par Louis II, le roi de Bavière. Mais Meyerbeer, conscient des dons prometteurs de Wagner, avait contribué de son argent, et usé de son influence auprès du directeur de l'Opéra de Dresde pour qu'il accepte de monter *Rienzi*, le quatrième opéra de Wagner. C'est ainsi que l'auteur de *l'Anneau du Nibelung* connut ses premiers succès à l'opéra. L'influence du style de Meyerbeer y est omniprésente, si bien que le chef d'orchestre Hans von Bülow put dire à la blague que *Rienzi* était le meilleur opéra de Meyerbeer !

Loin d'être reconnaissant de l'aide qu'il lui avait apportée, Wagner écrira par la suite un pamphlet infâme intitulé *Das Judentum in der Music* (Les Juifs dans la musique), où il s'attaque en particulier à Meyerbeer et à Mendelssohn. Selon lui, les Juifs sont incapables de parler

correctement les langues européennes. Leur langage ne serait qu'« un bavardage intolérablement confus », ce qui les empêcherait d'exprimer une authentique passion et de créer des œuvres musicales de qualité. On comprend pourquoi, aux beaux jours de la dictature nazie, la musique de Mendelssohn et de Meyerbeer fut interdite, et celle de Wagner éminemment exaltée.

LA RÉBELLION ANABAPTISTE ET LA LITTÉRATURE

On trouve plusieurs œuvres littéraires inspirées par les événements politico-religieux qui ensanglantèrent l'Allemagne du XVI^e siècle.

Étrangement, l'une des plus inattendues parmi ces œuvres s'inscrit dans un vaste cadre où le canular est roi. A priori, il y a de quoi étonner. Expliquons ce mystère. Luther Blissett (le vrai de vrai) est un footballeur d'origine jamaïcaine, qui fit longtemps carrière dans les rangs des équipes de ballon rond du Royaume-Uni. Pour un temps, il fut acquis à prix d'or par l'A. C. Milan (Associazione Calcio Milan), pour lequel il ne fit pas merveille. Il finira par fuir l'Italie sous le prétexte qu'il était incapable d'y trouver des céréales *Rice Krispies* ! Il

n'en fallait pas plus pour que vint à l'esprit d'un groupe de malicieux écrivains italiens l'idée d'utiliser son nom sous le parapluie d'un pseudonyme collectif, en fondant le *Luther Blissett Project*. Le LBP, pour faire bref.

Né à Bologne en 1994, le projet et l'usage de ce pseudonyme se répandirent comme une traînée de poudre, d'abord en Italie, puis en Europe et en Amérique. Du jour au lendemain, Luther Blissett se transforma de joueur de football en un écrivain polycéphale qui excellait en maints genres littéraires ; il devint romancier, pamphlétaire, politologue, économiste d'extrême-gauche, anarchiste et créateur de gigantesques canulars, propres à élever la mise en boîte collective au rang des beaux-arts. Il se fit l'un des plus virulents critiques du gouvernement « burlesquoni ».

On raconte qu'il prétendit être à la tête d'une équipe de pirates catholiques du cyberspace, qui auraient pénétré le système informatique de Bloomsbury, l'éditeur britannique des livres de Mme J. K. Rowling, et qu'il était en mesure de révéler la finale du dernier roman des aventures de Harry Potter avant même qu'elle ne sortît des presses. La nouvelle se répandit à la vitesse de l'éclair : entre autres, CNN, la BBC, Reuters et plus de 9 000 blogues en firent état. Avant même que ce

canular ne soit démenti par ses auteurs, les actions de Bloomsbury au London Stock Exchange avaient chuté de 5 %. Luther Blissett tira de cette opération une importante leçon : les grands médias sont aussi crédules que le plus humble des pékins. On ne doit pas s'étonner que les Psyops (Opérations psychologiques) mises en œuvre par les gouvernements de la planète soient aussi facilement « gobées » par la presse mondiale, et que la plupart des médias américains et britanniques aient « marché » au son du prétexte mensonger des armes de destructions massives irakiennes afin de justifier l'invasion du pays.

Mais, me demandera-t-on : qu'est ce que ce Luther Blissett, qu'il soit vrai ou faux, qu'il soit unique ou collectif, qu'il soit intello ou footballeur, qu'il soit sérieux ou farceur, vient faire ici ? J'ai promis de tout vous dire. Voici l'explication. En 1999, le quartette d'écrivains italiens qui était à la source du LBP décida de se saborder en adoptant un nouveau nom : ils devinrent *Wu Ming*, expression qui signifie *Sans Nom* ou *Cinq Noms*, selon le ton (au sens de la phonétique chinoise) que l'on adopte pour prononcer la première syllabe). Mais, avant de disparaître, Luther Blissett voulut se signaler par un baroud d'honneur : il publia chez Giulio Einaudi, l'un des grands éditeurs

italiens, un roman époustouflant sous un titre on ne peut plus énigmatique qui tient en une seule lettre : Q. C'est sous ce même titre qu'il paraîtra en anglais. La traduction française, publiée aux Éditions du Seuil en 2001, sera intitulée *L'œil de Carafa*.

Ce roman, qui s'appuie sur des données historiques bien établies — ce qui n'empêche pas l'imaginaire des auteurs de s'en donner à cœur-joie —, est un récit complexe qui se déroule en Europe entre les années 1520 et 1550 et raconte tour à tour la guerre des Paysans et les sinistres dérives religieuses qui survinrent à Münster durant cette période. Le fait que ce roman ait été traduit dans de nombreuses langues: allemand, anglais, coréen, danois, néerlandais, français, grec, polonais, russe, turc, tchèque, espagnol, portugais et serbe, témoigne de son succès et de sa profuse diffusion en dehors de l'Italie.

C'est une histoire pleine de « bruit et de fureur », où coulent en abondance les trois s qui assurent le succès de tout bon roman d'aventures : la sueur, le sperme et le sang. Le tout bien arrosé à la sauce bolognaise. Les deux principaux protagonistes sont les défenseurs acharnés des deux idéologies violemment opposées qui déchiraient la société allemande à cette époque : d'une part, un étudiant

en théologie, devenu partisan des idées nouvelles et des idéaux révolutionnaires, qui se dérobe sous une multiplicité de noms d'emprunt, et de l'autre, Q, alias Qohélet, « l'œil de Carafa », qui, par des lettres et son journal, rend compte consciencieusement à son maître, le cardinal Carafa, des progrès et des déboires qu'il encourt dans sa traque du premier. Ce qui, au départ, paraissait n'être qu'une simple poursuite ayant pour but de découvrir l'identité de l'adversaire prendra un caractère inexorable, qui ne pourra connaître d'autre issue que la disparition de l'un des deux protagonistes. Mais, en même temps, attention !, sont priés de s'abstenir ceux qu'ennuient les débats d'idées, et à qui le *Nom de la Rose* d'Umberto Eco est apparu comme un lourd pavé nourri aux hormones du pédantisme. Car ici, comme chez Eco, l'érudition ne manque pas au rendez-vous. Devant une telle abondance documentaire, Dan Brown avec Robert Langdon, son « symbolologue » à la noix, apparaît comme un enfant d'école.

Le complexe enchevêtrement des événements qui ont marqué la naissance de la Réforme protestante exerça une influence décisive sur l'évolution intellectuelle, politique et sociale de la civilisation occidentale. Par son traitement narratif,

L'Œil de Carafa illustre fort bien cette complexité. Les auteurs ont pris de nombreuses libertés avec la vérité : c'est un droit qu'il est permis aux romanciers de s'arroger. Par exemple, ils attribuent aux habiles manœuvres de Q, l'un de leurs héros, l'échec des soulèvements anabaptistes plutôt qu'aux dérives aberrantes et abjectes des dirigeants du mouvement. Ici la fiction a pris le pas sur la réalité historique.

Au cours de l'élaboration de son œuvre, les mouvements de société et les débats d'idées qui secouèrent le XVI^e siècle retinrent à plusieurs occasions l'attention de Marguerite Yourcenar. Dès 1934, elle regroupait sous le titre *La Mort conduit l'attelage* trois nouvelles qu'elle avait antérieurement rédigées. Dans l'introduction à cet ouvrage, elle écrivait :

Il est des siècles de fièvre, des époques où l'homme a rêvé davantage, cherché plus loin, et davantage tenté. Siècles où la guerre, la révolte et la science sont les trois faces de l'aventure, où la passion dispose, non certes de plus de force mais de plus d'occasions d'oser. À Vienne, au Louvre, en Hollande, dans ces musées qui sont aussi des cimetières, mais des cimetières où l'on voit les morts, tels portraits d'inconnus, dont quelques-uns sont illustres, fixent pour nous ces élans et ces retombées d'ardeur, cette fureur de vivre et cette peur de mourir.

Mettre sur les visages, non seulement un nom, mais une vie, c'est l'ambition des chercheurs. On m'excusera, j'espère, d'avoir tenté ici ces trois esquisses d'après trois peintres.

Ces peintres, ce sont Dürer, le Greco et Rembrandt, un Allemand, un Espagnol d'origine grecque et un Hollandais.

Sur un mode d'une plus grande ampleur, dans une œuvre plus travaillée, plus réfléchie, Yourcenar publiait en 1968 *L'Œuvre au Noir*, qui lui méritait l'année suivante le prix Femina, qui assurera de manière définitive sa renommée et pavera la voie qui la conduira quelques années plus tard jusqu'aux fauteuils de l'Académie française. Elle devint ainsi la première femme à qui, depuis la fondation de cette académie en 1634, fut accordé cet honneur.

Le titre quelque peu mystérieux de ce roman, est emprunté au vocabulaire de l'alchimie. Il désigne, croyait-on, la première des trois opérations qui mèneraient à la création de la pierre philosophale par laquelle seraient accomplies la transmutation du plomb en or et la production de la panacée, le remède qui soignerait et guérirait tous les maux. À travers de patients et maladroits tâtonnements, cette pseudoscience donnera, à la longue, naissance à la chimie, science de bon aloi des siècles ultérieurs.

Le principal personnage de ce roman est Zénon, médecin, chirurgien, alchimiste, philosophe, dont la figure nous permet de comprendre admirablement bien la mentalité complexe, tournée à la fois vers le passé et l'avenir, qui guidait au XVI^e siècle même les plus savants des praticiens de la médecine. Pour créer ce personnage, Marguerite Yourcenar s'est d'ailleurs inspirée des écrits et des biographies de plusieurs médecins et intellectuels de l'époque.

Après avoir parcouru l'Europe, autant pour fuir les persécutions dont il était l'objet qu'afin de poursuivre à travers ses voyages sa quête de la vérité, Zénon reviendra, à la fin de sa vie, dans sa ville natale de Bruges, pratiquer la médecine sous le faux nom de Sébastien Théus.

Arrêté, il apparaît bientôt que, si les accusations de corruption portées contre lui sont fausses, les conversations qu'il a tenues, les ouvrages qu'il a écrits et ceux qu'il possédait dans sa bibliothèque permettent de l'inculper des crimes de libre-pensée et d'hérésie. À la suite d'un long procès, il est condamné, pour l'édification des bonnes âmes, à être brûlé vif sur la place publique. Devançant la barbarie de ses juges et de ses bourreaux, fuyant le sort atroce qu'on lui réserve, Zénon, lucide et maître de son destin, décide d'en finir par ses propres moyens d'une manière plus douce, imitée de ces maîtres anciens qu'il avait

studieusement fréquentés. Tandis qu'affleure à son esprit les paroles qu'avait proférées Jean de la Croix sur son lit de mort : « Eamus ad dormiendum, cor meum. (Allons dormir, mon cœur.) »

Rapidement, avec cette dextérité de chirurgien-barbier dont il s'était toujours fait gloire parmi les qualités plus prisées et plus incertaines du médecin, il se plia en deux, relevant légèrement les genoux, et coupa la veine tibiale sur la face externe du pied gauche, à l'un des endroits habituels de la saignée. Puis, très vite, redressé, et reprenant appui sur l'oreiller, se hâtant pour prévenir la syncope toujours possible, il chercha et taillada à son poignet l'artère radiale. La brève et superficielle douleur causée par la peau tranchée fut à peine perçue. Les fontaines jaillirent ; le liquide s'élança comme il le fait toujours, anxieux, eût-on dit, d'échapper aux labyrinthes obscurs où il circule enfermé.

Et c'est ainsi que le récit accompagnera jusqu'à la limite les derniers moments de Zénon.

Si nous nous sommes attardé à évoquer ici *L'Œuvre au Noir*, c'est qu'un important chapitre de ce roman intitulé *La Mort à Münster* met en scène deux personnages appartenant à la secte anabaptiste que leur foi entraînera vers la cité de Westphalie où se déroulèrent d'aussi terribles désordres.

Toute la journée, le pas lourd des soldats retentit dans la ville ; ce bruit cadencé signifiait que dans la place des fous le bon sens avait repris son empire sous l'espèce de

ces hommes qui vendent leur vie pour une paie bien déterminée, boivent et mangent à heure fixe, rapinent et violent à l'occasion, mais ont quelque part une vieille mère, une femme économe, une petite métairie, où ils reviendront vivre éclopés et vieillis, vont à la messe quand on les y force, et croient modérément en Dieu. Les supplices recommencèrent, mais décrétés cette fois par l'autorité légitime, approuvés également par le pape et par Luther. Ces gens en haillons, hâves, aux gencives gangrenées par la faim, faisaient aux reîtres bien nourris l'effet d'une vermine dégoûtante qu'il était facile et juste d'écraser.

Le premier désordre passé, la vindicte publique élut domicile sur la Place de la Cathédrale, au bas de l'estrade où le roi avait tenu ses assises. Les mourants comprenaient vaguement que les promesses du prophète se réalisaient pour eux, autrement qu'on avait cru, comme il arrive toujours avec les prophéties : le monde de leur tribulation finissait ; ils s'en allaient de plain-pied dans un grand ciel rouge. Très peu maudissaient l'homme qui les avait entraînés dans cette sarabande de rédemption. Certains, tout au fond d'eux-mêmes, n'ignoraient pas qu'ils avaient de longue date désiré la mort, comme la corde trop tendue désire sans doute se briser.

Comme on peut le constater, de sa plume raffinée Yourcenar trace les épisodes de ce drame avec un réalisme sans déguisement.

Au XVII^e siècle l'alchimie dont, cent ans plus tôt, l'esprit de Zénon de Bruges ne s'était pas totalement

affranchi, commençait auprès des penseurs avertis à sentir le ranci des idées périmées. Il est agréable de constater que c'est auprès des littérateurs, en particulier des dramaturges, que l'on trouve les plus brillantes attaques contre les vieilles lunes auxquelles certains savants patentés demeuraient obstinément attachés. Dans son *Malade imaginaire*, Molière se moque des Diafoirus qui, englués dans les humeurs d'Hippocrate et de Galien, s'obstinaient à nier la circulation du sang récemment mise en évidence par le médecin anglais William Harvey.

C'est à un compatriote de Harvey, Benjamin, dit Ben, Jonson (1573 – 1637) que reviendra l'honneur et le plaisir, le sien comme le nôtre, de dénoncer dans *L'Alchimiste* (1610) les prétentions des tenants de cette pseudoscience. Une part importante de l'ensemble de l'œuvre de Jonson sera consacrée à la mise en scène des manœuvres qu'utilisent les fripons, afin d'exploiter la crédulité et la candide avidité des sots à la recherche d'un moyen facile de s'enrichir.

Si, à l'instar des jeux Olympiques, on distribuait des médailles aux dramaturges élisabéthains, l'or serait sans conteste attribué à William Shakespeare. Mais, après lui, l'attribution de la médaille d'argent se ferait sans hésiter à l'inoubliable auteur de *Volpone*, le renard de Venise.

Issu du calvinisme, le puritanisme apparut en Écosse vers 1560, puis essaima vers les îles Britanniques tout entières et vers leurs colonies d'Amérique. La recherche obsédée, et parfois hypocrite, d'un rigorisme moral — d'où vint le nom qu'on leur attribua —, conduisit les puritains à vouloir interdire les théâtres, considérés comme des lieux de perdition, tant par la promiscuité qu'ils favorisaient que par les situations scabreuses ou extrêmes qu'ils mettaient en scène. Exaspéré par les campagnes que menaient ces bandes d'éteignoirs et de rabat-joie, Ben Jonson entreprit de frapper un grand coup et de combattre par son théâtre les menées du puritanisme.

Dans *L'Alchimiste*, en l'absence de son maître, Face, l'un de ses valets, s'acoquine avec un prétendu alchimiste nommé Subtle. L'espérance de s'enrichir par la transmutation en or de métaux de faible valeur tourne la tête d'une ribambelle de sots de toutes conditions. Parmi eux se trouve deux puritains venus d'Amsterdam afin de répandre en Grande-Bretagne leur doctrine. L'un, le pasteur Tribulation Wholesome (Tribulation Salulaire !) est habile, insinuant et manipulateur, l'autre, Ananias, un diacre, est intransigeant, fanatique et borné, ce qui ne l'empêche pas de se laisser lourdement manœuvrer par Wholesome, qui lui fait miroiter les promesses d'une prochaine Fin des temps. Lors d'une vive altercation

entre Ananias et Subtle, le premier appelle langage de païen le jargon alchimique du second, tandis que celui-ci le traite de Knipperdoling. (Allusion à Bernt Knipperdolling, l'ancien bourgmestre de Münster devenu bourreau sous le règne de Jean de Leyde.) La malice de Jonson consiste à montrer qu'Ananias et son maître sont aussi affamés des vaines richesses de ce monde que les autres victimes de Face et de Subtle.

Dans *La Foire de la Saint-Barthélemy* (1614), Jonson reprend avec une virulence accrue ses attaques contre l'hypocrisie et le fanatisme des puritains. Comme Tartuffe chez Orgon, le pasteur Zeal-of-the-Land Busy s'est insinué dans la maison d'une veuve, madame Purecraft, où il prétend tout régenter. Riche, la veuve ne manque pas d'être convoitée par maints prétendants. Busy est sur les rangs. Bigote, mais rusée, elle n'hésite pas à utiliser ses croyances religieuses comme un appât pour harponner un futur mari.

La pièce se déroule à la fin du mois d'août, alors que se tenait une foire annuelle aux environs de Londres. Prétextant un caprice alimentaire de femme enceinte, Win, l'épouse de Littlewit, le fils de Mrs. Purecraft, exprime le vœu de manger du porc rôti à la foire, et toute la famille s'offre à l'accompagner. Bien qu'il y voie un soupçon d'idolâtrie, Busy donne son consentement, pourvu qu'on y mange, humblement et sobrement, du cochon de lait à la « bouche réformée ».

À la foire, Busy s'empiffrera et s'enivrera plus que quiconque, renversera le panier d'une marchande de pains d'épices (« un berceau d'idolâtrie ») et interrompra un spectacle de marionnettes, qui est, selon lui, l'abomination des abominations. La pièce se déroule sur un train d'enfer mettant en scène des charretées de canailles, d'aigrefins, d'ivrognes, de nigauds et d'écervelés empruntés à toutes les classes de la société. Avec un réalisme désopilant, Jonson sait peindre dans toute sa vérité les bizarreries de la vie sociale de son époque. Il se vantera d'avoir voulu représenter au théâtre les folies des hommes plutôt que leurs crimes.

Fils d'un pasteur protestant, Friedrich Dürrenmatt (1921 – 1990) est un écrivain suisse d'expression allemande dont une part importante de l'œuvre puise dans le passé, afin d'y trouver des leçons qui viendraient éclairer les drames de l'histoire contemporaine. Il rapprochait les trois religions créées par les « enfants d'Abraham » (le judaïsme, le christianisme et l'islam) du marxisme dans lequel il décelait de nombreux traits caractéristiques de ces religions.

Le ton ironique de son théâtre cache une perception tragique de la réalité, qu'il enrobe sous les dehors symboliques de la fable, de la parabole et de la moralité

(au sens où l'on entendait ce mot dans le théâtre médiéval). On l'a comparé à Bertolt Brecht. Mais alors que ce dernier donne à son théâtre une intention politique, Dürrenmatt y développe plutôt une réflexion philosophique qu'il entend faire partager à son auditoire. Il était âgé de 26 ans, et travaillait à sa thèse de doctorat consacrée à l'histoire de la Réforme, lorsqu'il rédigea une pièce intitulée *Es steht geschrieben* (C'était écrit), consacrée à la représentation des terribles événements de Münster. La Deuxième Guerre mondiale venait à peine de se terminer ; Dürrenmatt vit dans l'horreur des camps de concentration, dont on venait de découvrir toute l'ampleur, un rappel des abominations dont la Münster réformée avait été le siège. On qualifia de « comédie grotesque » cette pièce dont la première, présentée à Zurich en avril 1947, fit scandale. Des spectateurs furieux quittèrent la salle ; certains même échangèrent des coups de poing dans le hall du théâtre.

Durant près de trois décennies la pièce tomba dans l'oubli. Mais pendant ce temps, la réputation de Dürrenmatt comme écrivain et dramaturge d'avant-garde se répandit à travers l'Europe. Il fut inlassablement acclamé par le public et les critiques.

Au cours des années 60, les soulèvements des étudiants et des ouvriers qui agitèrent le monde occidental firent penser à Dürrenmatt que l'atmosphère

politique ambiante serait peut-être propice à une réception désormais favorable de sa première pièce, dont le texte dormait dans ses tiroirs depuis l'accueil hostile qu'elle avait reçu à Zürich. Il reprit donc son manuscrit, et, fort de l'expérience qu'il avait acquise dans la construction d'une intrigue dramatique, tout en conservant les grandes lignes du récit historique qui l'avait naguère inspiré, le remania, l'abrégea et en modifia le titre qui devint *Die Wiedertäufer* (L'Anabaptiste).

Le parallèle entre le passé et le présent fut accentué. Bockelson, alias Jan van Leiden, devenu roi de Münster, est rapproché par maintes allusions du Führer du III^e Reich. Bockelson avait rêvé de devenir comédien, mais n'avait pu réaliser son rêve. Pour prendre sa revanche, il se fera prophète, sera sacré roi et, par une éloquence grandiloquente qu'il n'a pu mettre en scène au théâtre, amènera le peuple, dont il est devenu le maître, à commettre les pires abjections. Le Führer avait rêvé d'être reçu à l'Académie des beaux-arts de Vienne. Recalé, il concevra une idéologie délirante, envoûtera par ses discours le peuple allemand, envahira l'Europe et tentera d'anéantir le peuple juif. Une scène de *l'Anabaptiste* nous montre Charles Quint examinant avec son chancelier la liste des candidats qui devraient être admis à l'Académie des beaux-arts de Vienne. Parmi ces noms qui seront

portés par des peintres célèbres, l'empereur aperçoit le nom d'un certain Hagelmeier qui a été biffé de la liste. Il recommande au chancelier de remettre ce nom dans la liste, arguant qu'en faisant partie de l'Académie, Hagelmeier ne pourra nuire qu'à l'art de la peinture et à personne d'autre. Pour accroître de manière loufoque le rapprochement, Dürrenmatt imagine que Bockelson s'est proclamé maître de danse. Quand des danseuses manquent un pas dans l'apprentissage d'une danse nouvelle, elles doivent disparaître dans la coulisse, puis revenir en scène en marchant au pas de l'oie typique des soldats de la Wehrmacht.

Quand Waldeck, l'évêque chassé de Münster, tente de rallier les princes allemands sous le prétexte des mœurs dissolus qu'on y pratique, on lui fait valoir qu'un tel motif n'est pas suffisant, étant donné la conduite scandaleuse que lui-même affichait. Mais, lorsqu'il parle du communisme des biens qu'on y a instauré, les princes et les membres du haut clergé, soudainement inquiets, réunissent leurs troupes afin de mettre un terme à cette hérésie économique.

À la fin de la pièce, l'action dramatique s'écarte de la réalité historique. Loin d'éliminer Bockelson, les coalisés vainqueurs reconnaissent son immense talent d'acteur et l'invitent à continuer à se produire sur le « théâtre de l'histoire. » On peut saisir par ces quelques exemples la puissante virulence du théâtre de

Dürrenmatt, dont il avait manifesté les promesses dès ses premiers écrits.

Avec ces mots, une digression importante de notre exposé vient d'être complétée. Lorsque dans la première partie de cet ensemble de textes, nous avons abordé l'étude du prophétisme juif, nous avons rencontré les manifestations, habituellement louables, du prophétisme et de l'exaltation religieuse. Cette exaltation a pris au cours de l'histoire et suivant les cultures et les circonstances où elle s'était incarnée des noms divers. Elle s'est entre autres appelée millénarisme, mysticisme, quiétisme. Elle s'est nourrie des inquiétudes apocalyptiques que juifs et chrétiens ont éprouvées à l'égard des terrifiantes perspectives de la fin des temps et de l'Au-delà dont elle apporterait la révélation. Ces inquiétudes ont parfois pris les allures délirantes des plus horribles cauchemars. Elles ont en même temps flatté l'élitisme de ceux qui croyaient appartenir à la poignée privilégiée des élus, ce qui les autorisait, pensaient-ils, à dominer les masses méprisées des réprouvés. Comme l'avait écrit Plutarque bien avant que le christianisme ne prît l'essor qu'il connaîtra par la suite : « Le problème avec la superstition, c'est qu'elle ajoute la crainte à l'erreur. »

Mais le pire n'est pas toujours sûr : car la plupart des sectes qui sont issues de l'anabaptisme offrent de nos

jours un comportement exemplaire, alors que cette doctrine était née dans la violence, le désordre et le sang.

On vient de le voir : les mystiques sont des gens qui dérangent les soumis et les frileux, et encore plus les maîtres autoritaires et tatillons. On a cru que, contre eux, il fallait mettre en garde les êtres fragiles, parfois même qu'il fallait les persécuter. Et pourtant, pour les meilleurs d'entre eux, quand ils ne s'égarèrent pas dans de troubles excès, ces aventuriers du cœur et de l'esprit, comme les grands explorateurs, méritent d'être assidûment, dévotement et ardemment fréquentés. Car on ne peut s'empêcher d'éprouver à l'égard des mystiques — toutes écoles confondues —, une fervente inclination. Ils disposent, comme les poètes et les amoureux, d'un vaste et généreux capital de sympathie et de bienveillance.

Terminons ce chapitre en évoquant, plus près de nous la figure émouvante d'une si humble et d'une si grande mystique : la petite Thérèse de Lisieux (1873 – 1897).

Marie-Françoise Thérèse Martin naquit en Normandie dans la ville d'Alençon d'un père horloger, Louis Martin, et d'une mère, Zélie Guérin, qui possédait une fabrique de dentelles

(d'Alençon, cela va de soi). Mais celle-ci meurt alors que Thérèse, la plus jeune enfant du couple, est âgée de moins de cinq ans, laissant cinq filles orphelines. La famille, recueillie par l'« oncle Guérin », Isidore, frère de sa mère, déménage à Lisieux. Thérèse sera d'abord éduquée par ses deux sœurs aînées, Marie et Pauline, qui entreront l'une et l'autre au carmel de Lisieux, accentuant en Thérèse le sentiment d'abandon qu'elle avait éprouvée à la suite du décès de sa mère. Malgré l'amour de son père et l'accueil affectueux de la famille Guérin, elle sera une enfant difficile et angoissée. Sa mère lui avait inculqué une spiritualité janséniste basée sur le sacrifice et le refus de soi, ce qui lui avait donné une âme scrupuleuse et tourmentée. Mais, au cours de son adolescence, se produit en elle une métamorphose qui la conduira vers une foi (provisoirement) sereine et libérée. Elle se sent, comme ses sœurs plus âgées, attirée vers la vie religieuse. Consciente que la vie des carmélites est pleine d'embûches, elle souhaite néanmoins se joindre à elles. Comme elle n'a pas encore atteint l'âge requis pour entrer au carmel, elle entreprend avec sa famille un pèlerinage à Rome pour être dispensée de cette règle par une permission papale. Léon XIII refuse de lui

accorder cette dispense. Finalement, elle entrera au carmel de Lisieux, grâce à diverses manœuvres accomplies à l'intérieur du diocèse de Lisieux, quand elle aura atteint ses quinze ans.

Elle prendra le nom de *Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte-Face*, mais sera plus simplement connue par la suite sous les noms de *sainte Thérèse de Lisieux*, de *sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus*, ou encore, de la *petite Thérèse*. Elle mourra quelque neuf ans plus tard ravagée par la tuberculose, après avoir subi l'autoritarisme de la supérieure du carmel, mère Marie de Gonzague, et celui de sa propre sœur, mère Agnès (Pauline, dans le siècle), après avoir subi les jalousies de ses compagnes, qui lui reprochent d'appartenir « au clan Martin », surtout, après avoir connu durant deux ans, cette épreuve à laquelle les mystiques ont donné le nom de « nuit obscure de l'âme ». Cette expression, due à Jean de la Croix, désigne une période où celui ou celle qui en est atteint, se sent soudainement indigne de l'amour de Dieu, craint pour son salut et pense avoir perdu la foi, s'accrochant, péniblement, au faible lumignon de l'espérance. L'abbé Youf [sic!], l'aumônier du carmel, obsédé par la peur de l'enfer, et de

nombreux prédicateurs ambulants, lui seront d'un faible secours. Par bonheur, l'un de ces prédicateurs, le père Alexis Prou, pour qui Dieu est avant tout un être de miséricorde et d'amour, l'aidera à sortir de cette crise.

Quand cette humble religieuse, solitaire et méconnue de son vivant, sera emportée à la suite de cette vie brève et douloureuse, on aurait pu penser qu'elle serait perdue dans les oubliettes de l'anonymat. Et pourtant elle sera dès 1925 canonisée par le pape Pie XI, qui dira « qu'elle est la plus grande sainte des temps modernes », et l'appellera l'« Étoile de son pontificat. » Après Jeanne d'Arc, canonisée en 1920, elle sera reçue comme « Patronne secondaire de la France ». Jean-Paul II la proclamera docteur de l'Église ; seules 33 personnes (dont fort peu de femmes) se sont vu décerner ce titre. Alors qu'elle n'était jamais sortie de son cloître, elle sera aussi paradoxalement déclarée *patronne des missions*. Et enfin, rappelons que la basilique Sainte Thérèse de Lisieux, édifiée dans les années 1930 afin de rappeler sa mémoire, est, en France après Lourdes, le deuxième plus important lieu de pèlerinage. Pour expliquer ce paradoxal revirement, que s'était-il passé entretemps ?

Le 17 juillet 1897, donc peu de temps avant sa mort, elle avait déclaré : « Je sens que ma mission va commencer, ma mission de faire aimer le bon Dieu comme je l'aime, de donner ma petite voie aux âmes. » Elle avait raison, mais elle ne pouvait pas se douter que sa voix et sa voie connaîtraient un tel retentissement.

Thérèse laissait en mourant une abondante correspondance, des poèmes et une autobiographie. La nouveauté de la spiritualité qu'elle proposait recevra le nom de *théologie de la petite voix*. Elle y fait dépendre la sainteté non pas d'exploits grandioses, mais du patient exercice des actes de la vie quotidienne, illuminés par un fervent amour de Dieu. Ce en quoi elle rejoignait la *Devotio moderna*, dont nous avons précédemment parlé. Elle ouvrait la voie de la sainteté aux âmes ordinaires.

Pour comprendre l'évolution de sa pensée, il faut voir à quelles sources elle avait nourri sa vie spirituelle. Alors que l'Église avait depuis des siècles, sans doute par réaction à la *Sola Scriptura* des protestants, tenu les fidèles à une prudente distance d'avec les écrits bibliques, Thérèse avait assidûment fréquenté les écrits des Prophètes et les textes poétiques et sapientiaux

de la Bible, et bien entendu, les paroles de Jésus citées par les Évangiles. Mais aussi elle avait fait dans les dernières périodes de sa vie une fervente lecture du *Cantique des cantiques*. À ces fréquentations spirituelles, elle avait joint *L'Imitation de Jésus-Christ*, ainsi que les ouvrages de Thérèse d'Avila et de Jean de la Croix, qui avaient au XVI^e siècle réformé les carmels de femmes et d'hommes, et laissé des écrits mystiques de haute volée.

Au cours des études qu'elle fit avant son entrée en religion, ses enseignantes avaient loué la qualité de son style, mais il s'agissait de textes scolaires produits par une enfant ou une adolescente. Au carmel, elle avait présenté de petites saynètes illustrant des vies de saints et de saintes, qu'interprétaient des religieuses à l'occasion de fêtes, ainsi que des prières et des poèmes spirituels à la demande de la communauté. Mais rien ne permettait de présager les retentissements que provoqueraient les documents qu'elle laissait à la suite de son décès, documents qui répandront à travers le monde une vive dévotion envers sa personne, sa vie et sa spiritualité. Le principal ouvrage qu'elle laissait sera appelé *Histoire d'une âme*. C'était une

autobiographie où Thérèse retraçait les grandes étapes, physiques, psychologiques et spirituelles de sa vie. Pour résumer en quelques mots cette longue confession, cette *Histoire d'une âme* était une histoire d'amour, où l'amant tant désiré se nommait Jésus de Nazareth.

Mais les aléas de la publication de ces textes méritent qu'on en retrace à grands traits les épisodes. À demi conscientes de la richesse spirituelle qui bouillonnait en Thérèse, mère Marie Gonzague, prieure du monastère, et mère Agnès, sa sœur dans le siècle, avaient pressé Thérèse de mettre par écrit les vifs sentiments d'amour qu'elle éprouvait envers la personne de Jésus.

Obéissante, la jeune carmélite avait au cours de sa courte vie rempli un grand nombre de carnets, qu'elle laissait derrière elle ; ils furent recueillis par sa sœur, mère Agnès. Celle-ci avait partagé ces carnets en trois manuscrits, qui seront identifiés par les majuscules A, B et C, avait corrigé les fautes d'orthographe et de syntaxe, divisé le texte en paragraphes, fait des raccords, supprimé des passages, en particulier ceux dont l'audace risquait de choquer les lecteurs par la témérité de leur formulation. On y ajouta des prières, des poésies, et des lettres qu'elle avait

écrites, et on en fit un manuscrit, en partie réécrit, comme on dirait de nos jours. Le texte de Thérèse y perdait une partie de sa vigueur, mais gardait suffisamment de sa puissance initiale pour provoquer l'enthousiasme et la ferveur qu'il susciterait bientôt.

Réaliste mais généreux, l'oncle Isidore Guérin avait hésité, puis consenti, à en financer l'impression de 2 000 exemplaires. Mère Marie de Gonzague avait envoyé à tous les carmels de France, en guise de chronique nécrologique, cet ouvrage de 476 pages. Le reste avait été mis en vente au prix de 4 francs.

À la surprise générale, une deuxième édition de 4 000 exemplaires était requise au bout de six mois, et une troisième quelques mois plus tard. Jusqu'en 1956, on comptera une quarantaine de rééditions, sans compter les éditions pirates, et les nombreuses traductions, dont la première eut lieu en 1901.

En 1956, après le décès de mère Agnès, le pape Pie XII avait demandé que l'on publiât les écrits de Thérèse, tels qu'elle les avait rédigés. Car, entretemps, au cours du siècle, les bibliographes et les éditeurs, avaient, par un

légitime souci d'authenticité, cherché à suivre scrupuleusement une telle pratique.

Un carme, le père François de Sainte-Marie et une équipe de carmélites de Lisieux se donnèrent pour mission de produire une édition critique des écrits de Thérèse. On reprit le texte *d'Histoire d'une âme* tel qu'on le trouvait dans les carnets qu'elle avait rédigés. On y ajouta les 266 lettres qu'on avait pu retrouver, les 8 pièces qu'elle avait présentées au carmel, 21 prières et un recueil, intitulé *Derniers Entretiens*, de propos qu'elle avait prononcés sur son lit de mort.

Ce travail, accompli de 1969 à 1988, fut publié en 1989 en huit tomes par les éditions du Cerf et Desclée de Brouwer, et reçut un grand prix de l'Académie française. Regroupé par les mêmes éditeurs sous le titre *d'OEuvres complètes*, ces textes occuperont quelque 1 600 pages. Nous avons là l'édition définitive de cette humble et si grande pensée mystique. Cueillons-en quelques extraits. Le manuscrit A de *l'Histoire d'une âme*, rédigé à la demande de Mère Agnès, sœur de Thérèse commençait par ces mots qui nous indiquent le titre qui sera donné à cette autobiographie.

C'est à vous, ma Mère chérie, à vous qui êtes deux fois ma Mère, que je viens confier l'histoire de mon âme... Le jour où vous m'avez demandé de le faire, il me semblait que cela dissiperait mon cœur en l'occupant de lui-même, mais depuis Jésus m'a fait sentir qu'en obéissant simplement, je lui serais agréable ; d'ailleurs je ne vais faire qu'une seule chose : Commencer à redire éternellement — « Les Miséricordes du Seigneur. !!! »

Avant de prendre la plume, je me suis agenouillée devant la statue de Marie (celle qui nous a donné tant de preuves des maternelles préférences de la Reine du Ciel pour notre famille), je l'ai suppliée de guider ma main afin que je ne trace pas une seule ligne qui ne lui soit agréable. Ensuite ouvrant le Saint Évangile, mes yeux sont tombés sur ces mots : « Jésus étant monté sur une montagne, il appela à Lui ceux qu'il lui plut ; et ils vinrent à Lui. » (S^t Marc, chap. III, v. 13). Voilà bien le mystère de ma vocation, de ma vie tout entière et surtout le mystère des privilèges de Jésus sur mon âme... Il n'appelle pas ceux qui en sont dignes, mais ceux qu'il lui *plait*, ou comme le dit S^t Paul : « Dieu a pitié de qui Il veut et Il fait miséricorde à qui Il veut faire miséricorde. Ce n'est donc pas l'ouvrage de celui qui veut ni de celui qui court, mais de Dieu qui fait miséricorde. » (Ép aux Romains, chap. IX, v. 15 et 6). Longtemps je me suis demandé pourquoi le bon Dieu avait des préférences, pourquoi toutes les âmes ne recevaient pas un égal degré de grâces, je m'étonnais en le voyant prodiguer des faveurs extraordinaires aux Saints qui l'avaient offensé, comme S^t Paul, S^t Augustin et qu'il forçait pour ainsi dire à recevoir ses grâces ou bien en lisant la vie de Saints que

le Seigneur s'est plu à caresser du berceau à la tombe , sans laisser sur leur passage aucun obstacle qui les empêchât de s'élever vers Lui et prévenant ces âmes de telles faveurs qu'elles ne pouvaient ternir l'éclat immaculé de leur robe baptismale, je me demandais pourquoi les pauvres sauvages par exemple mouraient en grand nombre avant d'avoir même entendu prononcer le nom de Dieu... Jésus a daigné m'instruire de ce mystère. Il a mis devant mes yeux le livre de la nature et j'ai compris que toutes les fleurs qu'il a créées sont belles, que l'éclat de la rose et la blancheur du lys n'enlèvent pas le parfum de la petite violette ou la simplicité ravissante de la pâquerette... J'ai compris que si toutes les petites fleurs voulaient êtres des roses, la nature perdrait sa parure printanière, les champs ne seraient plus émaillés de fleurettes...

Ainsi en est-il dans le monde des âmes qui est le jardin de Jésus.

Le passage qui suit nous révèle les déchirements qui l'assaillent à la veille du jour où elle doit prononcer ses vœux.

LA NUIT OBSCURE

Enfin le beau jour de mes noces arriva, il fut sans nuages, mais la veille il s'éleva dans mon âme une tempête comme jamais je n'en avais vue... Pas un seul doute sur ma vocation ne m'était encore venu à la pensée, il fallait que je connaisse cette épreuve. Le soir en faisant mon chemin de la Croix après matines, ma

vocation m'apparut comme un *rêve*, comme une chimère... Je trouvais la vie du Carmel bien belle, mais le démon m'inspirait l'*assurance* qu'elle n'était pas faite pour moi, que je tromperais les supérieures en m'avançant dans une voie où je n'étais pas appelée... Mes ténèbres étaient si grandes que je ne voyais ni ne comprenais qu'une chose : je n'avais pas la *vocation*... Ah ! comment dépeindre l'angoisse de mon âme ? Il me semblait (chose absurde qui montre que cette tentation était du démon) que si je disais mes craintes à ma maîtresse elle allait m'empêcher de prononcer mes Saints Vœux, cependant je voulais faire la volonté du bon Dieu et retourner dans le monde plutôt que de rester au Carmel en faisant la mienne ; je fis donc sortir ma maîtresse et *remplie de confusion* je lui dis l'état de mon âme... Heureusement elle vit plus clair que moi et me rassura complètement, d'ailleurs l'acte d'humilité que j'avais fait venait de mettre en fuite le démon qui pensait peut-être que je n'allais pas oser avouer ma tentation ; aussitôt que j'eus fini de parler mes doutes s'en allèrent, cependant pour rendre plus complet mon acte d'humilité, je voulus encore confier mon étrange tentation à notre Mère qui se contenta de rire de moi.

Le matin du 8 septembre, je me sentis *inondée* d'un fleuve de *paix* et ce fut dans cette paix « surpassant tout sentiment » que je prononçai mes Saints Vœux... Mon union avec Jésus se fit, non pas au milieu des foudres et des éclairs, c'est-à-dire des grâces extraordinaires, mais au sein d'un *léger zéphyr* qu'entendit sur la montagne notre père S^t Élie.

Les mots et expressions en italiques sont des références bibliques implicites que nous n'avons pas pris la peine de mentionner.

Le prophète Élie, qui s'était retiré sur le mont Carmel situé au nord d'Israël, était considéré comme le père spirituel de l'Ordre des Carmélites.

LES PARFUMS DU BIEN-AIMÉ

Ma Mère chérie, maintenant je voudrais vous dire ce que j'entends par l'odeur du parfum du Bien-Aimé. — Puisque Jésus est remonté au Ciel, je ne puis le suivre qu'aux traces qu'il a laissées, mais que ces traces sont lumineuses, qu'elles sont embaumées ! Je n'ai qu'à jeter les yeux dans le Saint Évangile, aussitôt je respire les parfums de la vie de Jésus et je sais de quel côté courir... Ce n'est pas à la première place, mais à la dernière que je m'élançe, au lieu de m'avancer avec le pharisien, je répète, remplie de confiance, l'humble prière du publicain, mais surtout j'imité la conduite de Madeleine, son étonnante ou plutôt son amoureuse audace qui charme le Cœur de Jésus, séduit le mien. Oui, je le sens, quand même j'aurais sur la conscience tous les péchés qui se peuvent commettre, j'irais le cœur brisé de repentir me jeter dans le bras de Jésus, car je sais combien il chérit l'enfant prodigue qui revient à Lui. Ce n'est pas parce que le bon Dieu, dans sa *prévenante*

miséricorde a préservé mon âme du péché mortel que je m'élève à Lui par la confiance et l'amour.

C'est sur ces mots que se termine le manuscrit C. Nous sommes au début de juillet de l'année 1897. Il ne reste plus à Thérèse, rongée par la tuberculose, que quelques mois à vivre. Elle sera bientôt transférée à l'infirmerie du carmel, où elle écrira encore quelques lettres et quelques billets. Mais trop faible pour écrire ou engager une conversation, elle entrera dans une période de quasi-silence. On retrouvera dans *Derniers Entretiens*, surtout rédigés par sa sœur Mère Agnès, les paroles qu'elle prononcera sur son lit de mourante. Ses derniers mots seront : « Mon Dieu, je vous aime. » Après une douloureuse agonie, elle mourra le 30 septembre 1897. Elle avait vingt-quatre ans.

Quelques mois plus tôt, elle avait écrit : « Que me fait la mort ou la vie ? Jésus, ma joie, c'est de t'aimer. »

Les poésies composées par Thérèse étaient pendant longtemps demeurées en retrait de l'*Histoire d'une âme*. Ces vers, au premier regard, apparurent mièvres à certains commentateurs. Mais leur lyrisme, apparenté à la

fraîcheur du style de ces confessions qui avaient tant ému, fut reçu à la longue avec la même ferveur.

LA ROSÉE DIVINE

ou LE LAIT VIRGINAL DE MARIE

Mon doux Jésus, sur le sein de ta Mère / Tu m'apparais, tout rayonnant d'Amour. L'Amour, voilà l'ineffable mystère / Qui T'exila du Céleste Séjour... / Ah ! laisse-moi me cacher sous le voile / Qui te dérobe à tout regard mortel / Et près de toi, ô Matinale Étoile ! / Je trouverai un avant-goût du Ciel.

Dès le réveil d'une nouvelle aurore / Quand du soleil on voit les premiers feux / La tendre fleur qui commence d'éclorre / Attend d'en haut un baume précieux / C'est du matin la rosée bienfaisante / Toute remplie d'une douce fraîcheur / Qui produisant une sève abondante / Du frais bouton fait entrouvrir la fleur. [...]

Mon bien-Aimé, mon divin petit Frère / Dans ton regard je vois tout l'avenir / Bientôt pour moi tu quitteras ta Mère / Déjà l'Amour te presse de souffrir / Mais sur la croix, ô Fleur Épanouie ! Je reconnais ton parfum matinal ! / Je reconnais la Rosée de Marie, / Ton sang divin, c'est le Lait Virginal !...

GLOSE SUR LE DIVIN

Au monde (quel bonheur extrême) / J'ai dit un éternel adieu ! / Élevée plus haut que moi-même / Je n'ai d'autre

Appui que mon Dieu. / Et maintenant je le proclame / Ce
que j'estime près de Lui / C'est de voir et sentir mon âme
/ Appuyée sans aucun appui ! ... [...]

L'Amour, j'en ai l'expérience / Du bien, du mal qu'il
trouve en moi / Sait profiter (quelle puissance) / Il
transforme mon âme en soi. / Ce feu qu'il trouve dans
mon âme / Pénètre mon cœur sans retour / Ainsi dans sa
charmante flamme / Je vais me consumant d'Amour ! (30
avril 1896)

THÉRÈSE, PATRONNE DES MISSIONS

Nous avons mentionné ci-dessus le caractère paradoxal du fait que cette petite carmélite enfermée dans un couvent de Lisieux ait été déclarée *patronne des missions*. Il y a lieu d'expliquer ce flagrant paradoxe. Bien avant le temps de Thérèse, une religieuse du carmel de Lisieux, sœur Philomène de l'Immaculée-Conception, correspondait avec son cousin, Mgr Dominique Lefebvre, missionnaire depuis 1835 en Indochine. Ce dernier était d'avis qu'il serait souhaitable que des carmels fussent fondés dans ce pays, projet qui plut à sœur Philomène. Mais il fallut attendre que les conditions géopolitiques se soient stabilisées avant de le réaliser. Enfin, en 1861, quatre religieuses quittaient Lisieux à destination de Saïgon pour y

fonder un carmel sous l'autorité de sœur Philomène. Le voyage prit une centaine de jours : le canal de Suez n'étant pas encore creusé, il fallait contourner la pointe méridionale de l'Afrique pour se rendre de France en Indochine. Par la suite, plusieurs carmels seront fondés dans la région : à Hué, Phnom Penh, Bangkok et Hanoï, formés de religieuses françaises et autochtones. Quand les armées du Viêt cônq prirent possession du Viêt Nam, les carmélites qui y demeuraient durent quitter le pays. Certaines d'entre elles furent alors accueillies au Québec dans les carmels de Dolbeau et de Danville.

Influencée par l'esprit missionnaire qui régnait au carmel de Lisieux, Thérèse aurait souhaité se rendre en Indochine. Dans le *Manuscrit C*, elle avait écrit : « Ce n'est pas pour vivre avec mes sœurs que je suis venue au Carmel » En février 1897, elle avait composé un poème en hommage à Théophile Vénard, un prêtre des Missions étrangères, décapité au Tonkin en 1861 à l'âge de 31 ans.

Tous les Élus célèbrent tes louanges / Ô Théophile !
Angélique Martyr / Et je le sais, dans les Saintes

phalanges / Le séraphin aspire à te servir ! / Ne pouvant pas, exilée sur le terre / Mêler ma voix à celle des Élus, / Je veux aussi sur la rive étrangère / Prendre ma lyre et chanter tes vertus. [...]

Je l'aime aussi cette plage infidèle / Qui fut l'objet de ton ardent amour / Avec bonheur, je volerais vers elle / Si le bon Dieu m'y appelait un jour...

Mais son fragile état de santé ne lui permit jamais d'affronter les difficiles conditions climatiques qui régnaient en ce pays. En revanche, comme le rapportera le Carnet Jaune de Mère Saint- Agnès, elle accrochera aux rideaux de son lit une relique de saint Théophane Vénard, relique qu'elle caressait chaque soir. Elle se rafraîchira et chassera les mouches avec un éventail de paille jaune venu du carmel de Saïgon.

Mère Marie de Gonzague avait confié aux prières (et à l'affection) de Thérèse deux aspirants missionnaires avec lesquels elle entretiendra une fervente correspondance. Dans le *Manuscrit C*, elle écrira :

Depuis bien longtemps, j'avais un désir qui me paraissait tout à fait irréalisable, celui d'avoir un *frère prêtre*, je pensais souvent que si mes petits frères ne s'étaient pas envolés au Ciel, j'aurais eu le bonheur de les voir monter à l'autel ; mais puisque le bon Dieu les a

choisis pour en faire de petits anges, je ne pouvais espérer de voir mon rêve se réaliser ; et voilà que non seulement Jésus m'a fait la grâce que je désirais, mais il m'a unie par les liens de l'âme à *deux* de ses apôtres, qui sont devenus mes frères...

Ces apôtres porteront les noms d'Adolphe Roulland (1870 - 1934) et de Maurice Bellière (1877 - 1907).

Le premier, Prêtre des Missions étrangères, deviendra missionnaire en Chine. Il avait été par les soins de mère Marie de Gonzague associé à Thérèse comme frère spirituel. La première lettre qu'elle lui adresse, datée du 23 juin 1896, précédera de quelques jours l'ordination du père Roulland. Elle lui écrit, en faisant allusion à des linges sacrés qu'elle avait préparés à son attention :

Je me sens bien indigne d'être associée spécialement à l'un des Missionnaires de notre Adorable Jésus, mais puisque l'obéissance me confie cette douce tâche, je suis assurée que mon Céleste Époux suppléera à mes faibles mérites (sur lesquels je ne m'appuie aucunement) et qu'il exaucera les désirs de mon âme en fécondant votre apostolat. Je serai vraiment heureuse de travailler avec vous au salut des âmes ; c'est dans ce but que je me suis faite carmélite ; ne pouvant être missionnaire par l'action, j'ai voulu l'être par l'amour et la pénitence comme Sainte Thérèse, ma séraphique Mère... Je vous

en supplie, mon Révérend Père, demandez pour moi à Jésus, le jour qu'il daignera pour la première fois descendre du Ciel à votre voix, demandez-lui de m'embraser du feu de son Amour afin que je puisse ensuite vous aider à l'allumer dans les cœurs...

Depuis longtemps, je désirais connaître un Apôtre qui voulût bien prononcer mon nom au Saint Autel le jour de sa première Messe... Je désirais lui préparer moi-même les linges sacrés et la blanche hostie destinée à voiler le Dieu du Ciel... Ce Dieu de Bonté a voulu réaliser mon rêve et me montrer une fois de plus combien il se plaît à combler les désirs des âmes qui n'aiment que Lui seul.

Si je ne craignais d'être indiscrete, je vous demanderais encore, mon Révérend Père, d'avoir chaque jour au Saint Autel, un souvenir pour moi... Lorsque l'océan vous séparera de la France, vous vous rappellerez en regardant la pale [*linge sacré qu'utilise le prêtre durant la messe*] que j'ai peinte avec tant de bonheur, que sur la montagne du Carmel une âme prie sans cesse le Divin Prisonnier d'Amour, pour le succès de votre glorieuse conquête.

Je désire, mon Révérend Père, que notre union apostolique ne soit connue que de Jésus seul [*la mère Marie de Gonzague avait fait promettre à Thérèse de ne révéler cette correspondance et cette union mystique qu'à son directeur spirituel*], et je réclame l'une de vos premières bénédictions pour celle qui sera heureuse de se dire éternellement

Votre indigne petite sœur en Jésus-Hostie

Il est fascinant de prendre connaissance de l'ensemble des lettres que Thérèse échangera avec le père Ruelland presque jusqu'au moment de sa mort. À cette affection spirituelle, à son insu peut-être, se mêlera dans l'âme de la jeune carmélite une affection tout humaine qui ajoute à sa personnalité une émouvante harmonique. Elle demandera à son frère apostolique de lui faire parvenir, en secret, une photo de lui et une mèche de cheveux provenant de la tresse à la chinoise qu'il portait afin de se conformer aux usages du pays. Ah ! comme le disait mon ami Blaise, « le cœur a des raisons, que la raison ne connaît pas. »

MAURICE BELLIERE

Alors que Roulland vécut droit dans ses bottes, le destin de Bellière fut traversé d'épreuves, ainsi que d'alternances d'exaltations et de découragements, que Thérèse, qui avait connu de pareilles difficultés, dut soutenir par sa foi, ses prières et ses exhortations.

La mère de Maurice mourut peu de jours après sa naissance. Son père le confia au couple de la sœur de sa femme, qui était sans enfants, et disparut pour ne jamais revenir. Maurice, qui

n'avait pas été officiellement adopté, crut jusqu'à onze ans qu'il était l'enfant du couple qui le gardait. Cette révélation exerça une profonde influence sur sa personnalité.

Âgé de 21 ans, il entre au Grand Séminaire en 1894, alors que débute la correspondance qu'il entretiendra avec le carmel de Lisieux. Les obstacles qui se dresseront devant lui avant qu'il ne devînt prêtre se multiplieront. Le Grand Séminaire ajournera son admission à la tonsure, et les Missions étrangères de Paris rejeteront sa candidature.

À la fin, il entrera chez les Pères blancs, et sera envoyé en Afrique, où il parvient le 1^{er} octobre 1897, le lendemain du décès de Thérèse. Il sera ordonné prêtre le 29 juin 1901, et envoyé par la suite comme missionnaire au Nyasaland, l'actuel Malawi. Le climat est difficile, et les missionnaires européens y sont fréquemment emportés par la maladie. Il mourra en France le 14 juillet 1907, à l'âge de 33 ans, des suites de troubles neurologiques causés par la maladie du sommeil que provoquaient les piqûres de la néfaste mouche tsé-tsé. Il avait sur son cœur une photo de la jeune Thérèse, avec qui il avait échangé une fervente correspondance. Sur le

fronton de la Basilique Sainte-Thérèse de Lisieux, on peut admirer un haut-relief où il est représenté.

Il nous est resté neuf lettres adressées par Thérèse à Maurice Bellière. Nous citerons ci-dessous la première et la dernière d'entre elles.

Carmel de Lisieux, 21 octobre 96

Monsieur l'Abbé,

Notre Révérende Mère étant malade, m'a confié la mission de répondre à votre lettre, je regrette que vous soyez privé des saintes paroles que cette Bonne Mère vous auraient adressées, mais je suis heureuse d'être son interprète et de vous redire sa joie en apprenant le travail que Notre Seigneur a opéré dans votre âme, elle continuera de prier afin qu'il achève en vous œuvre divine.

Il est, je pense, inutile de vous dire, Monsieur l'Abbé, la grande part que je prends au bonheur de Notre Mère. Votre lettre de Juillet m'avait fort affligée ; attribuant à mon peu de ferveur les combats qui vous étaient livrés, je ne cessais d'implorer pour vous l'assistance maternelle de la douce Reine des Apôtres, aussi ma consolation a-t-elle en recevant pour bouquet de fête l'assurance que mes pauvres prières avaient été exercées.

Maintenant que l'orage est passé, je remercie le Bon Dieu de vous l'avoir fait traverser, car nous lisons dans nos saints livres ces belles paroles : « Bienheureux

l'homme qui a souffert la tentation », et encore : « Celui qui n'a pas été tenté, que sait-il ?... » En effet, lorsque Jésus appelle une âme à diriger, à sauver des multitudes d'autres âmes, il est bien nécessaire qu'il lui fasse expérimenter les tentations et les épreuves de la vie. Puisqu'il nous a accordé la grâce de sortir victorieux de la lutte, j'espère, Monsieur l'Abbé, que Notre doux Jésus réalisera vos grands désirs. Je lui demande que vous soyez, non pas seulement un *bon* missionnaire, tout embrasé de l'amour de Dieu et des âmes ; je vous supplie de m'obtenir aussi cet amour afin que je puisse vous aider dans votre œuvre apostolique. Vous le savez, une carmélite qui ne serait pas apôtre s'éloignerait du but de sa vocation et cesserait d'être fille de la Séraphique Sainte Thérèse qui désirait donner mille vies pour sauver une seule âme.

Je ne doute pas, Monsieur l'Abbé, que vous voudrez bien aussi joindre vos prières aux miennes afin que Notre Seigneur guérisse Notre Vénérée Mère. Dans les Cœurs Sacrés de Jésus et de Marie je serai toujours heureuse de me dire :

Votre indigne petite sœur Thérèse de l'Enfant Jésus, de la Ste Face

18 juillet 1897

Mon pauvre et cher petit Frère,

Votre douleur [dans sa dernière lettre, *Maurice Bellièvre exprimait son désarroi en apprenant que Thérèse était à l'infirmerie où elle se préparait à mourir.*]

me touche profondément, mais voyez comme Jésus est bon, Il permet que je puisse encore vous écrire pour essayer de vous consoler et sans doute ce n'est pas la dernière fois. [ce le fut]. Ce doux Jésus entend vos plaintes et vos prières, c'est pour cela qu'il me laisse encore sur la terre. Ne croyez pas que je m'en afflige, oh ! non, mon cher petit frère, au contraire, car je vois dans cette conduite de Jésus combien Il vous aime !... [...]

Je vous donnerais avec joie ce que vous demandez si je n'avais fait le vœu de pauvreté mais à cause de lui, je ne puis même disposer d'une image, c'est notre Mère seule qui peut vous satisfaire et je sais qu'elle comblera vos désirs. Justement, en vue de ma mort prochaine, une sœur m'a photographiée pour la fête de notre Mère. Les novices se sont écriées en me voyant que j'avais pris mon grand air. Il paraît que je suis ordinairement plus souriante, mais croyez, mon petit frère, que si ma photographie ne vous sourit pas, mon *âme* ne cessera de *vous sourire* quand elle sera près de vous. À Dieu mon cher et très aimé frère, croyez que je serai toute l'éternité votre *vraie petit sœur*

Th. de l'Enfant Jésus r.c.i [*religieuse carmélite indigne*]

Et voilà les considérations sur le mysticisme que le *Cantique des cantiques* nous a inspirées. Comme on le voit, on ne sait jamais à l'avance jusqu'où l'examen d'une question peut nous conduire. Celle-ci et les

harmoniques qu'elle provoque et entraîne sont d'une inépuisable richesse.

Je vous ai parlé des mystiques que mon cœur aime, mais à côté de ceux-là, en oubliant ces horribles écarts de Münster qui blessent à la fois la sensibilité et la raison, j'ai évité de m'attarder à ces courants ésotériques auxquels on a donné les noms de kabbale, de théosophie (sous ses formes anciennes ou modernes), de galvanoplastie spirituelle [*sic!*], de *nouvel âge*, de millénarisme, et autres dérives sectaires, où le mysticisme de bon aloi, s'est laissé contaminer par des torrents de spiritisme, de pseudo-sagesses et de pseudosciences. Adieu, monsieur Böhme, madame Blavatsky et tous les autres, reposez en paix auprès de vos disciples. Je n'ai que faire de vos enseignements.